

Très chaleureux remerciements
à Miguel Chevalier dont
l'œuvre révèle si bien l'urbain.

Villes et territoires en diagonale

Pierre Veltz

Grand Prix de l'urbanisme 2017

Nominés

Jacques Lévy

Philippe Madec

Alfred Peter

sous la direction de

Ariella Masboungi

avec la collaboration de

Mireille Guignard

coordination éditoriale

Olivia Barbet-Massin

Directeur de la publication :

Paul Delduc,
directeur général de l'Aménagement,
du Logement et de la Nature

Coordination éditoriale :

Olivia Barbet-Massin

Conception graphique :

Laurent Ciry

Réalisation graphique :

Claude Gentiletti

Impression :

Imprimerie Sepec à Péronnas

Ventes :

En librairie

Reproduction interdite
sans autorisation préalable

© 2017, Éditions Parenthèses
et direction générale de
l'Aménagement, du Logement et de
la Nature (dgaln)
ISSN 1280-2654
ISBN 978-2-86364-217-7

Sommaire

Préface

Aménagement urbain et aménagement du territoire, même combat !	6
<i>par Jacques Mézard, ministre de la Cohésion des territoires</i>	

Débats du jury

Aménagement du territoire et urbanisme	8
<i>par Olivia Barbet-Massin</i>	

PIERRE VELTZ, GRAND PRIX DE L'URBANISME 2017

Pierre Veltz, multi-talentueux au service de l'action urbaine et territoriale	16
<i>par Ariella Masboungi</i>	

Autobiographie	19
Diagonales	20
<i>par Pierre Veltz</i>	

Conversations	41
Quatre entretiens avec Pierre Veltz	
Construire un Grand Paris inclusif	44
L'aventure de Saclay	60
Une agence d'urbanisme pour la ville France	74
Industrie, travail et dynamiques territoriales	84

Anthologie	99
Textes de Pierre Veltz	

Bibliographie sélective	124
-------------------------	-----

LES NOMINÉS DU GRAND PRIX DE L'URBANISME

Jacques Lévy	128
La durabilité sera urbaine ou ne sera pas	
<i>par Ariella Masboungi</i>	
Habiter / être habité. Urbanisme d'acteurs pour villes sans auteur	
<i>par Jacques Lévy</i>	

Philippe Madec	148
Le développement durable avant la lettre	
<i>par Ariella Masboungi</i>	
La confiance et l'en-commun	
<i>par Philippe Madec</i>	

Alfred Peter	168
Une « écologie festive » pour une ville frugale	
<i>par Mireille Guignard</i>	
« Seul l'impossible peut arriver ! »	
<i>par Alfred Peter</i>	

Le jury	186
---------	-----

Hommage à Laurent Ciry	190
------------------------	-----

Débats du jury

Aménagement du territoire et urbanisme

Paul Delduc l'a rappelé en ouverture des travaux du jury : le Grand Prix de l'urbanisme distingue une personnalité dont le parcours mêle pensée et action, tout en ayant fait avancer la discipline.

Dévoilant ici le résultat final, Pierre Veltz — chercheur et homme d'action à la fois — incarne bien la formule.

Pourtant, la désignation de Pierre Veltz fut largement débattue et nécessita deux réunions du jury.

Ils étaient majoritaires en effet ceux qui, parmi les seize membres du jury, ont milité pour un choix en deux temps : d'abord, repérer un pool de tête à l'occasion d'un premier tour de vote, puis, en seconde instance, voter pour un lauréat l'esprit éclairé par la lecture des « autobiographies scientifiques » produites dans l'intervalle. Au terme de la première réunion du jury, l'exercice de l'introspection fut donc proposé à Jacques Lévy, Philippe Madec, Alfred Peter et Pierre Veltz.

Tous quatre figuraient dans le top 10 des noms proposés par la consultation, à laquelle ont répondu 135 personnalités du monde de l'urbanisme et de l'aménagement sur les 400 consultés constituant un panel représentatif de la profession.

Comme chaque année, la liste argumentée est mise à la disposition des membres du jury qui ont la liberté de s'en saisir ou pas, ou, le cas échéant, d'avancer d'autres propositions.

Ce que fit Alexandre Chemetoff, partisan de l'introduction d'élus parmi les profils éligibles au Grand Prix de l'urbanisme, donnant pour exemples deux élus « historiques » associés à jamais à la ville pour laquelle ils ont œuvré : Gaston Viens, maire d'Orly, et Henri Chabert, adjoint à l'urbanisme à Lyon. « Comment les séparer du destin de leur ville ? L'engagement politique est un engagement d'urbaniste. Ce qui fait la qualité de ce prix est sa grande ouverture. » Si Agnès Vince, Emmanuel Couet et Ariella Masbounji ont soulevé l'impact non maîtrisé qu'une telle proposition pourrait provoquer, d'autres telle Isabelle Vallentin ont souligné « le besoin vif d'élus moteurs de grands projets urbains ». Mais

« Dans la conjoncture actuelle, Pierre Veltz serait une arme antidémagogique, notamment pour contrer un discours antimétropolitain qui affleure de-ci, de-là. »

Antoine Loubière

il n'est pas paru opportun au jury d'aller dans cette direction qui modifie sensiblement le sens du Grand Prix de l'urbanisme, et considère que ce n'est pas à l'État qui décerne le prix, de saluer les élus qui doivent leur place au suffrage universel.

Le Grand Prix de l'urbanisme reste comme toujours ouvert à une grande variété de profils : maîtres d'ouvrage, architectes, urbanistes, paysagistes, directeurs d'agence d'urbanisme, chercheurs, écrivains...

1^{er} round

La question récurrente n'a pas manqué d'émerger, avancée par Paola Viganò : « Quel message faire passer ? Quelle est la raison pour laquelle on continue à donner ce prix ? »

À cette question la majorité a répondu par le besoin d'honorer les travaux d'un chercheur, d'un guide pour l'action. C'est que l'époque n'est pas aisée pour les urbanistes qui ont depuis longtemps remis toute velléité planificatrice qu'autorisait le fameux « métro-boulot-dodo » de la seconde moitié du xx^e siècle. Plus ébouriffante et imprévisible, l'époque doit composer avec la révolution numérique et la transition écologique. Dans la confusion, à quel récit se raccrocher ?

Oriol Clos : « Il faut faire le lien entre recherche et action. »

LE GRAND PRIX DE L'URBANISME, UNE SPÉCIFICITÉ FRANÇAISE

Oriol Clos, architecte-urbaniste, Barcelone

Comme chacun sait l'urbanisme n'est pas un métier mais un champ disciplinaire qui regroupe un grand nombre de compétences aussi diverses que l'économie, l'ingénierie, la géographie, la sociologie, l'architecture, le paysage... Toutes ne pouvant s'incarner en une seule personne, elles se retrouvent ensemble dans l'urbanisme. « C'est une particularité bien française », explique l'architecte catalan francophone Oriol Clos, qui a de longues années œuvré à changer le visage de Barcelone et qui a dirigé un temps l'agence d'urbanisme de Lille : « Cette panoplie de métiers qu'on reconnaît en France comme des métiers qui font la ville me semble très intéressante. Le Grand Prix de l'urbanisme fait une sorte de démonstration de

réalisme, puisqu'il distingue une réalité, une situation qui est déjà là. C'est peut-être parce qu'on est très cartésien en France qu'on a réussi une évidence : réunir cette complexité autour du mot urbanisme. Le Grand Prix de l'urbanisme en est l'illustration — lui qui a su ouvrir son palmarès à toutes les situations, lui qui, au fil des ans, a distingué des architectes, des directeurs d'agence d'urbanisme, des paysagistes, des chercheurs, des maîtres d'ouvrage publics ou parapublics... Les métiers de l'urbanisme existent partout bien sûr, mais cette capacité de les mettre ensemble est spécifique à la France. Je ne vois pas ailleurs en Europe cet effort de synthèse. Les diplômés d'urbanisme, par exemple, n'existent pas en Espagne. C'est tout de même extraordinaire de considérer que Pierre Veltz est dans le même groupe que Gérard Pénot ! »

Marion Talagrand : « Il peut y avoir un épuisement du faire. Nous avons besoin de ceux qui nous aident à comprendre les grandes mutations. Je suis très reconnaissante à ceux qui parviennent à transmettre, à vulgariser : Pierre Veltz, Jacques Lévy, Laurent Davezies. » Et de citer également Jean-Christophe Bailly pour « nous faire aimer toujours plus les territoires » et Sébastien Marot pour l'éclairage qu'il apporte quant à la manière de fabriquer la ville.

Ariella Masbounji : « Il est important de livrer aujourd'hui la pensée d'un chercheur sur l'urbanisme, d'un chercheur engagé qui délivre des messages utiles et des pistes pour les acteurs de l'urbanisme et de l'aménagement, et pour les élus : je citerais Pierre Veltz et Jacques Lévy. Tous deux bénéficient d'une audience internationale et, par leurs travaux, projettent les territoires dans l'avenir. Jacques Lévy a pris des positions très fortes, notamment en faveur de la ville dense ; il s'intéresse à la chair de la ville et développe des expériences concrètes, adaptées de ses travaux, à travers, par exemple, la démarche qu'il a engagée d'une ville avec moins de voitures. » Jacques Lévy également plébiscité par Jacqueline Osty : « Nous avons besoin de gens qui nourrissent notre travail. Jacques Lévy est l'un d'eux. »

Emmanuel Couet milite lui aussi pour mettre en avant des gens utiles à la réflexion, appréciant Pierre Veltz pour « sa capacité à transmettre, son introduction de la question de l'économie sur les territoires, de l'emprise de l'économie sur la ville et sur les modes de faire ».

Alain Bourdin réagit dans le même sens : « La discipline a besoin de chercheurs engagés dans l'urbanisme et pour l'urbanisme tels Pierre Veltz et Jean-Marc Offner. Et il faut s'intéresser à des personnalités qui travaillent à l'échelle urbaine, qui prennent en compte les usages. Le déficit est énorme en la matière dans les projets aujourd'hui. »

Alliant un profil de chercheur à une fonction de directeur d'agence d'urbanisme (l'A'urba à Bordeaux qu'il dirige depuis 2010), Jean-Marc Offner répond parfaitement aux critères du Grand Prix de l'urbanisme. « Pour un chercheur, diriger une équipe qui doit proposer des idées concernant l'évolution des politiques urbaines, est un défi particulièrement intéressant. Il l'a fait avec le Grenelle des mobilités. » (Ariella Masbounji)

Paola Viganò s'insurge, elle, de la distinction chercheur/concepteur, argumentant qu'« on est tous chercheurs ; on explore avec des outils différents, c'est tout ».

En revanche, Jean-Luc Moudenc a pris comme critère de choix le fait d'être praticien « pour que le message adressé à l'urbanisme par ce prix soit associé à une dimension très concrète ».

Côté praticiens donc, plusieurs noms ont fait débat : Philippe Madec, cité pour « sa constance et son humanisme » (Marie-Douce Albert), pour « son extrême attention aux usages » (Ariella Masbounji), pour son action sur les territoires de la ruralité (Romain Champy), pour « la qualité

« Je suis convaincue que le travail de Pierre Veltz est essentiel aujourd'hui.

Comment se recompose l'économie et qu'est-ce que cela implique pour l'urbanisme ?

Ses réponses sont éclairantes. »

Marion Talagrand

et la finesse de ses réalisations et de sa pensée » (Emmanuel Couet) ; Alfred Peter pour « son travail à différentes échelles et sur la mobilité » (Jacqueline Osty), pour « le rapport qu'il établit avec les infrastructures » (Romain Champy) ; Patrick Bouchain pour « avoir nourri la réflexion des jeunes urbanistes et avoir introduit une nouvelle manière de penser la fabrique de la ville » (Marie-Douce Albert), pour « son esprit paradoxal » (Alexandre Chemetoff).

Et Alexandre Chemetoff de s'interroger : « Y a-t-il un seul endroit en France où vous êtes parfaitement bien ? Le monde n'attend pas seulement du conformisme et des règlements, il attend que les urbanistes fabriquent des endroits qui font envie. »

Au terme d'un tour de vote, quatre noms ont été retenus : deux chercheurs et deux concepteurs. Ils ont disposé d'un mois pour rédiger leur autobiographie scientifique.

Ce dont se réjouissent Éric Bazard et Ruth Marquès : « Je suis attentive à choisir des nommés, ne serait-ce que pour la richesse des produits de sortie, à savoir les autobiographies qui mettront en lumière le message que chacun a à divulguer. »

2^e round

Un mois plus tard, nouveau rendez-vous du jury sur la base des autobiographies produites par les « nommés ».

Mireille Guignard introduit la séance : « Quatre textes produits à grande vitesse et un grand plaisir à lire. Si les quatre personnalités révèlent une grande différence et diversité dans leur rapport au monde de l'urbanisme, à la fabrique et à la pensée du territoire, ils sont tous les quatre enthousiastes et amoureux des villes ; font le lien entre un travail théorique et une pratique ; expriment une confiance dans l'urbanité, la ville et les territoires ; prêtent attention aux usages, aux lieux, aux gens ; ils se révèlent marcheurs ou arpenteurs. »

L'exercice de l'autobiographie, globalement réussi de l'avis de tous, révèle quatre personnalités fortement impliquées et engagées.

Marion Talagrand : « À chaque fois, on sent cet engagement comme un choix. On sent la manière dont le choix s'est précisé. »

Romain Champy : « J'ai été frappé par le caractère très politisé des conclusions. Quel message ? Le choix doit être un peu politique aussi. Chacun porte des enjeux. »

Alain Bourdin, lui, affirme une position très ferme quant au message à faire passer : « Dans le contexte politique actuel, le message qui mettrait, d'un côté, les grands projets et, de l'autre, les petites actions serait contre-productif. La distinction métropoles/campagnes est totalement insuffisante. Il serait beaucoup plus utile d'insister sur l'interdépendance, sur les nouveaux liens entre des lieux différents. L'urbanisme est concerné par une réinvention de l'aménagement du territoire. Le message primordial à faire passer à travers ce prix est le lien entre aménagement et urbanisme. »

Chez Philippe Madec, ont été repérés les convictions, la sincérité, l'engagement en faveur de l'équité territoriale, un engagement complet et constant : « On comprend d'où part la personne, son inscription territoriale sur un temps très long, 15 ans. Cela force l'admiration. » (Ruth Marquès). A été salué également le rôle pionnier en matière de construction durable et de concertation : « Il a ouvert des chemins » (Oriol Clos).

Chez Jacques Lévy, ce sont les prises de position fortes et stimulantes qui ont retenu l'attention. « J'ai trouvé des fulgurances : fulgurance entre la sociologie et l'urbanisme, entre projet urbain et réforme institutionnelle. » (Marion Talagrand). « Il nous exhorte à prendre conscience du changement de monde qui est à l'œuvre. » (Ariella Masbounji)

Chez Alfred Peter, si les propos ambigus à la marge d'une posture décroissantiste ont déçu au regard de l'écologie festive et positive qui le porte habituellement, le jury n'a pas manqué de souligner « la grande attention qu'il porte aux usages et aux usagers en plaçant au centre de sa démarche le piéton. » (Romain Champy)

Mais c'est Pierre Veltz qui a concentré la majorité des suffrages. L'argumentation d'Alain Bourdin a fait mouche : « Il est un des rares chercheurs français à avoir une réelle assise internationale. Il a persuadé Saskia Sassen que Paris était une ville mondiale. Ce n'est pas sans importance ! Son apport théorique sur la ville et l'industrie, la métropole et l'économie de la connaissance est précieux. Pierre Veltz est dans une position marginale par rapport du monde des chercheurs ; il a tout le temps joué les marges. Il a plongé dans l'activité opérationnelle à un moment où sa carrière était faite. Il a pris un risque considérable. Je ne peux pas m'empêcher de réagir quand on parle de Saclay, car les jeux d'acteurs sont d'une grande complexité. On ne juge pas un grand projet sur le seul aménageur. Il n'y a pas de démiurge. On peut juger l'action d'une personne dans ce projet et non pas la personne à travers ce projet. »

Ce à quoi souscrit Ariella Masbounji qui déplore que le pilotage de l'aménagement de Saclay ait joué en la défaveur de Pierre Veltz à l'occasion de précédentes sessions du Grand Prix de l'urbanisme : « Il ne faut pas perdre de vue l'objectif : avec Saclay, il s'agit de défendre la place de Paris, en perte d'attractivité, dans le monde, de relier recherche, production et action urbaine, mais aussi de partir de l'existant (car les

centres de recherche, de production et d'enseignement étaient déjà sur le plateau) pour créer de l'urbanité et de la synergie, ce que Pierre Veltz a porté à bout de bras tout en préservant au mieux les terres agricoles. » « Un sportif de plein air », formule heureuse de certains saluant le chercheur hors les murs.

Pierre Veltz incarne, aux yeux de tous, la fonction critique du chercheur — une fonction qu'il porte haut et, à sa manière, libre, non dogmatique (Éric Bazard). Il propose de vraies pistes en insistant sur les atouts de nos villes et de nos territoires pour cheminer avec sérénité dans les dédales de la mondialisation.

Et il possède, entre autres vertus, celle de dispenser un antidote à la morosité ambiante : « Son enthousiasme transparaît partout ! » (Paul Delduc).

Ce n'est pas rien. ■

OBM

Personnes citées

Marie-Douce Albert, journaliste au *Moniteur*

Éric Bazard, directeur général de la SPL Deux-Rives

Alain Bourdin, sociologue, urbaniste, directeur de la *Revue internationale d'urbanisme*

Romain Champy, Euralille, Palmarès des jeunes urbanistes 2016

Alexandre Chemetoff, paysagiste, architecte, urbaniste, Grand Prix de l'urbanisme 2000

Oriol Clos, architecte-urbaniste, Barcelone

Emmanuel Couet, président de Rennes Métropole

Paul Delduc, directeur général de l'aménagement, du logement et de la nature (DGALN)

Mireille Guignard, responsable de l'organisation du Grand Prix de l'urbanisme (DGALN)

Antoine Loubière, rédacteur en chef de la revue *Urbanisme*

Ruth Marquès, présidente de section au Conseil général de l'environnement et du développement durable

Ariella Masbounji, Grand Prix de l'urbanisme 2016

Jean-Luc Moudenc, président de Toulouse Métropole

Jacqueline Osty, paysagiste, Prix du paysage 2005 (avec la Ville d'Amiens)

Marion Talagrand, paysagiste, Palmarès des jeunes urbanistes 2007

Isabelle Vallentin, directrice générale de Séquano

Paola Viganò, Grand Prix de l'urbanisme 2013, Milan

Agnès Vince, directrice chargée de l'architecture, adjointe au directeur général des patrimoines, ministère de la Culture et de la Communication

Pierre Veltz

Grand Prix de l'urbanisme 2017

Pierre Veltz Multi-talentueux au service de l'action urbaine et territoriale

Pierre Veltz est tout aussi inclassable que l'était François Ascher, Grand Prix de l'urbanisme 2009, disparu prématurément, dont la pensée a fortement irrigué le monde de l'urbain et continue à le faire. Inclassable donc, et doué de bien des talents, Pierre Veltz est déroutant. Ingénieur des Ponts et Chaussées, polytechnicien, également sociologue, économiste, directeur de grandes institutions d'enseignement et de recherches (École des ponts et chaussées et l'Institut des hautes études de développement et d'aménagement des territoires européens), il est un chercheur fécond, un auteur prolifique mais aussi un praticien. Il a en effet dirigé la mission Région Capitale auprès de Christian Blanc et a assuré la fonction originale de président-directeur général d'une des opérations les plus importantes en France : Saclay. Opération éminemment stratégique, au plan national (enjeu d'aménagement et enjeu universitaire) comme au plan international, puisqu'à Saclay se construit un pôle scientifique et technologique de niveau mondial. Saclay a été le territoire le plus adéquat aux multicom-pétences de Pierre Veltz tant l'enjeu économique-urbain local, national et européen demeure prégnant dans cette opération qui porte bien son nom d'intérêt national (on pourrait suggérer international). Pierre Veltz s'est révélé un maître d'ouvrage capable de négocier le volet urbain comme celui de l'enseignement supérieur et de la recherche en maniant l'art de prendre des risques, notamment sur les questions énergétiques.

Éclectisme ou cohérence-continuité ?

Tous ces talents et modes d'exercice relèvent finalement d'une très grande cohérence ; ils expriment un lien entre recherche et action qui gagnerait à être plus répandu en France pour le bon usage des intellectuels. De plus la clarté des raisonnements que Pierre Veltz tient dans ses ouvrages et ses propos, ainsi que l'élégance d'une écriture compacte, ignorant tout jargon inutile, au service d'une pensée claire et construite, font merveille.



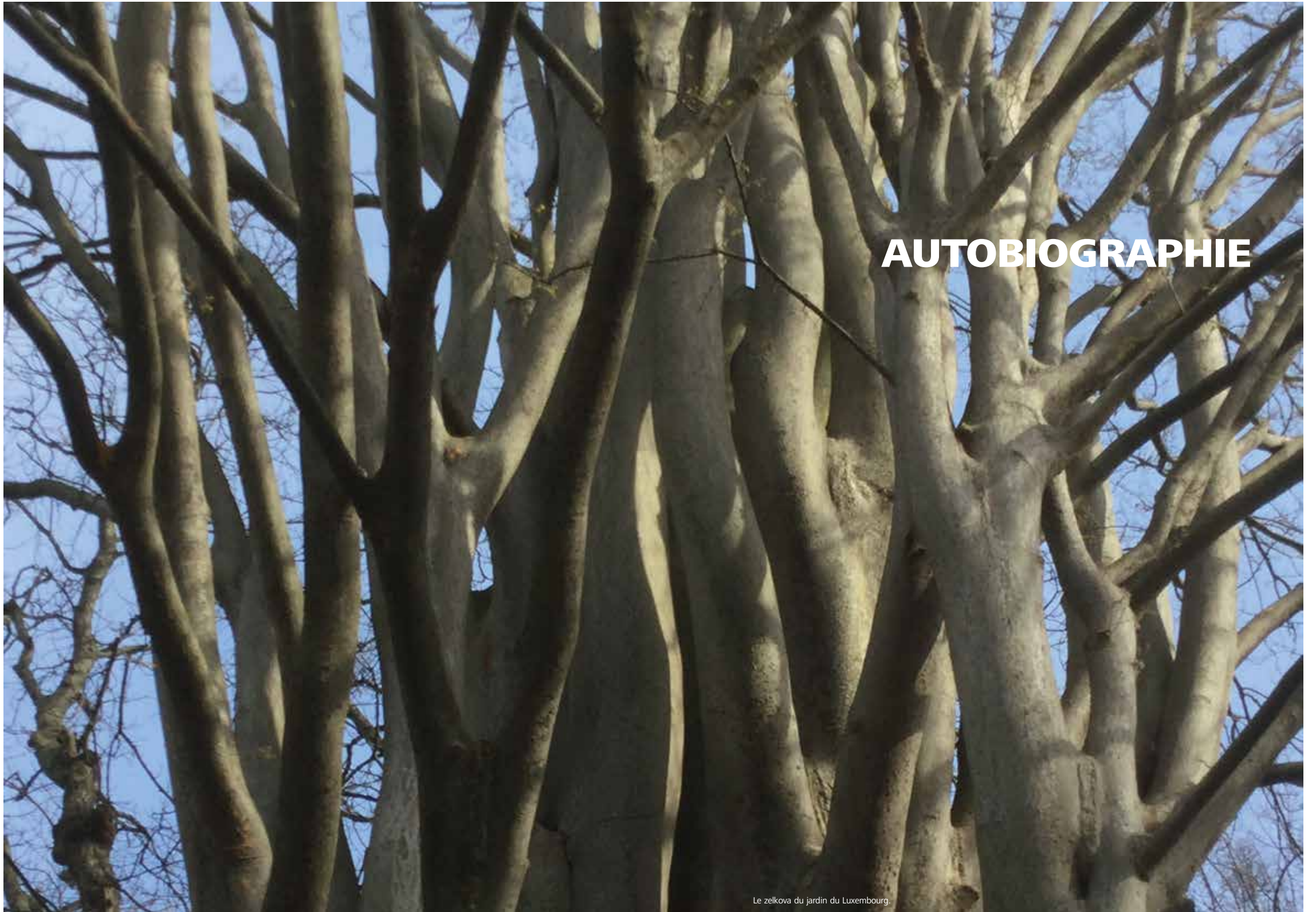
Pierre Veltz ose des thèses ambitieuses et des conclusions affirmées. Avec ses écrits, le monde professionnel et les décideurs politiques se voient proposer des directions d'action pour construire les métropoles de demain, en appui sur des réalités profondes et des territoires spécifiques.

Un mutant, certes, mais qui montre des directions pour l'urbanisme de demain comme le révèle son autobiographie. Les thèses iconoclastes qu'il ose illustrent parfaitement ce qui est attendu d'un Grand Prix de l'urbanisme : « Faire avancer la discipline. »

Il franchit une étape supplémentaire dans cet ouvrage en traçant des pistes pour lier projet urbain et aménagement du territoire, sujet qui serait porté par « une agence France », dotée d'une vision forte croisant les approches disciplinaires au service d'une France plus équitable. Optimiste et tourné vers l'avenir, il confirme l'actualité de l'adage « Nul territoire n'est désespéré », notamment en se penchant sur les anciens territoires miniers du Pas-de-Calais. Toujours étranger aux modes et aux poncifs, il ne dénonce ni la mondialisation, ni le numérique, ni les métropoles, considérant que le monde avance et qu'il y a de l'avenir si on sait s'emparer des mécanismes à l'œuvre pour inventer demain.

Autant de guides pour l'action qui viennent à point dans une France tournée vers le monde, vers l'Europe, vers le progrès, en appui sur son patrimoine, son histoire et les atouts infinis qu'elle possède. ■

Ariella Masbouni



AUTOBIOGRAPHIE

Le zelkova du jardin du Luxembourg.

Diagonales

Pierre Veltz

L'amour des villes

Depuis mes premiers pas professionnels, mes travaux de réflexion et d'action ont tressé trois fils conducteurs : celui de l'urbanisme, des villes, des territoires ; celui de l'évolution des techniques, de l'industrie, au sens large du terme ; celui de l'enseignement supérieur et de la recherche. Ces choix se sont imposés à moi. Ils ont à voir d'abord avec l'émotion, la fascination, la projection (parfois inquiète) dans le futur.

J'ai eu la chance de participer, dans les années 1990, à une série de réunions avec Jacques Delors, pour préparer le programme « Urban » de la Commission. J'avais été impressionné par les déclarations de Delors sur les grandes villes, qu'il tenait pour les produits les plus fascinants de la modernité. Delors considérait aussi, à juste titre, les villes européennes comme le cœur battant du projet européen. Vivant dans les villes, nous n'en percevons plus l'étrangeté. Comment avons-nous pu édifier ces structures d'une incroyable complexité, en équilibre instable permanent entre le chaos et l'ordre ? L'émotion urbaine, pour moi, n'est plus esthétique, au sens habituel du terme, depuis longtemps. Elle se nourrit du désordre autant que de l'ordre. La vitalité du Caire ou l'énergie de São Paulo me touchent autant que la beauté de Sienne, même si je me délecte de cette dernière. Comme dans la musique, c'est le mélange intime, instable, créateur, de la prévisibilité et de la surprise, de l'attendu et de l'inattendu, qui crée la beauté. La fascination pour les villes naît aussi de la profondeur de champ qu'elles offrent, du télescopage permanent entre les contingences du présent et les ancrages lointains, du côté labyrinthique, inépuisable des références qu'elles suscitent. Les villes sont, comme l'internet, un gigantesque *hypertexte*, mais physique et vivant. Chacun peut y rêver et y vivre des couches multiples d'expériences intellectuelles et sensibles. C'est pourquoi, du reste, les villes sont, pour moi comme pour beaucoup de personnes, inséparables de la littérature. On nous parle aujourd'hui de « réalité augmentée ». Mais je n'ai pas besoin de casque pour visiter Paris. Ma réalité augmentée s'appelle Hugo, Proust et tant d'autres. Les meilleurs livres d'urbanisme sont, à mes yeux, les livres de pérégrination où un marcheur nous enrichit de ses propres références,



la *Poétique de la ville* du regretté Pierre Sansot, *Une Traversée de Paris* d'Éric Hazan, que je suis en train de lire, les textes de Jean-Luc Nancy sur Los Angeles (*La Ville au loin*), ou l'extraordinaire évocation de Brooklyn par James Agee (*Brooklyn existe*), pour n'en citer que quelques-uns. J'ai une conscience aiguë de la pauvreté de nos discours lourdauds des « sciences humaines » par rapport à ce que le romancier, le poète, et parfois, plus rarement, le cinéaste peuvent dire.

Dans mon cas, le choix de l'urbanisme était au départ assez abstrait. Mais, plus encore que de la découverte de Paris par le petit provincial ébloui que j'étais, il s'est nourri d'un voyage qui est de loin le souvenir le plus marquant de ma scolarité aux Ponts, juste après 68, lorsque j'ai découvert en routard les villes d'Orient, de Beyrouth à Bombay, en passant par Bagdad, Lahore, Delhi, Téhéran. Ce voyage a été suivi par beaucoup d'autres, mais c'est là que s'est vraiment cristallisée ma motivation pour l'urbanisme. Ayant abandonné l'idée de la recherche en sciences dites « dures », je voulais aussi trouver un métier socialement utile.

Au Caire, peintures d'El Seed, réparties sur cinquante immeubles composant une anamorphose, en hommage aux chiffonniers de la ville.



L'industrie 4.0 :
une turbine électrique de
G.E. Factory aux États-Unis.

Je n'ai pas la place ici de parler de mon amour du monde industriel, découvert plus tardivement. Il est, au fond, du même ordre que ma fascination pour les villes. J'admire l'accumulation d'intelligence humaine que l'on voit dans les usines ou les laboratoires. La sensation physique de la puissance coopérative qui est à l'origine de tout cela me touche. Et j'aime beaucoup les gens de l'industrie, qui sont souvent modestes, obstinés à résoudre des problèmes concrets, mais beaucoup plus créatifs qu'on ne le dit.

J'aime aussi profondément les forêts, autre univers de complexité prodigieuse, et tout spécialement celles des Vosges du Nord, mon biotope de base, dans un pays méconnu qui est aussi, je crois, celui d'Alfred Peter.

Action, réflexion.

La recherche comme sport de plein air

Ingénieur passé aux sciences sociales, je suis chercheur et fier de l'être. J'aime les chercheurs, car c'est un métier de créateur, un métier où l'on est toujours en risque, exposé au jugement permanent des pairs et des lecteurs. Mais, à aucun moment de mon parcours, je n'ai pu ou voulu être chercheur ou enseignant-chercheur à temps plein. J'ai toujours cumulé mon travail de recherche avec d'autres jobs, mêlant étroitement réflexion et action. Il y a deux raisons à cela. D'abord, être sur le bord du chemin à

regarder ce que font les « opérationnels » ne me va pas. J'aime être dans le match, et pas sur le banc de touche. Ensuite, la recherche qui m'intéresse est celle qui débouche sur l'action et se nourrit d'elle : peut-on aujourd'hui comprendre ce qui se passe dans la complexité des organisations, des villes, des entreprises, des univers professionnels sans y participer activement, d'une manière ou d'une autre ? J'ai développé cette vision dans un papier auquel je tiens : « La sociologie est un sport de plein air », paru dans la revue *Esprit* en janvier 2015.

Ce que je n'aime pas, c'est la position souvent surplombante de la recherche. « Vous êtes dans l'action, mais je vais vous expliquer ce que vous faites vraiment, car bien sûr, vous n'avez pas le recul nécessaire. » Dans les sciences sociales, je suis pour les positions symétriques, où les chercheurs reconnaissent qu'ils apprennent des opérationnels autant que l'inverse. Le refrain sur la « mauvaise communication des résultats de recherche vers les opérationnels » m'agace aussi, car il suppose une forme de pédagogie descendante. Mais je reconnais qu'il y aurait beaucoup à faire pour que le dialogue entre chercheurs et praticiens soit plus intense, plus riche, comme il l'a été, me semble-t-il, dans la période des années 1970-1980.

Dans ce dialogue, à quoi servent les sciences sociales ? À deux choses, me semble-t-il. D'abord, évidemment, à ramener dans la discussion et l'action des connaissances que les opérationnels n'ont pas le temps d'aller chercher, à proposer des synthèses, etc. Mais aussi à traquer les idées reçues, à décaler les regards, à essayer de sortir des rhétoriques qui limitent nos visions et nos actions, souvent sous les oripeaux de la nouveauté, à rouvrir des imaginaires sur d'autres mondes possibles. À recréer ainsi une joie de connaître, celle de regarder le monde autrement, fût-elle mêlée d'angoisse et de colère face à l'état peu brillant des sociétés humaines.

Deux aventures diagonales marquantes : le Latts et l'Ihedate

Notre société souffre de spécialisations excessives, de silos professionnels qui ne communiquent plus entre eux. Le Latts (laboratoire techniques territoires et sociétés), et l'Ihedate

L'équipe du Latts
au colloque à Cerisy
« Le travail, de l'entreprise
à la cité », 1999.

Les 30 ans du
Latts, mars 2017.



(Institut des hautes études de développement et d'aménagement des territoires), qui ont absorbé une grande partie de mon énergie au cours des dernières décennies, sont deux tentatives pour casser les silos, permettre la rencontre des disciplines, ainsi que des chercheurs et des professionnels.

Le Latts vient de fêter ses trente ans (www.latts.fr). Nous l'avons créé au milieu des années 1980, avec Gabriel Dupuy et Henri Coing, autour d'une sorte d'utopie : comment créer un laboratoire de sciences sociales vraiment pluridisciplinaire, qui prenne au sérieux les mondes professionnels et en particulier ceux des ingénieurs, des urbanistes, et qui ouvre, comme nous disions, les « boîtes noires » de la technique ? Ce laboratoire, constitué d'abord à l'École des ponts autour d'un tout petit noyau de personnes, souvent à double profil disciplinaire, est devenu assez vite un des plus importants centres de sciences sociales en France, en se liant avec l'université et le CNRS. Je l'ai dirigé pendant douze ans. Ses thématiques ont bien sûr évolué. Durant les années 1990, moment où mon investissement y a été maximal, son originalité était surtout de lier les

recherches (et les recherches-actions) sur l'évolution des entreprises et des systèmes productifs avec celles qui portaient sur les systèmes urbains, et en particulier les réseaux urbains (autour de Gabriel Dupuy, Jean-Marc Offner, Olivier Coutard, et bien d'autres).

L'ihedate, créé en 2000 par la Datar en s'appuyant sur Sciences Po et l'École des ponts, est une autre aventure dans laquelle je me suis fortement investi, jusqu'à aujourd'hui, où j'en préside le conseil scientifique. Je l'ai dirigé après mon départ de la direction de l'École des ponts, succédant à Patrick Le Galès et Michel Savy, avant de passer le relais à Philippe Estèbe et aujourd'hui à Sandra Moatti. C'est aujourd'hui une structure partenariale cofinancée par l'État, des collectivités locales, et de nombreuses entreprises (www.ihedate.org). C'est un cycle qui réunit deux jours par mois une soixantaine d'auditeurs et auditrices venant de milieux très variés, public et privé mélangés. Ils y trouvent deux ingrédients absents dans la vie professionnelle ordinaire : une transversalité fondée sur l'oubli des casquettes (le syndicaliste tutoyant le préfet, ça fait bizarre au début, mais on s'habitue vite) et une occasion de prendre du

PARCOURS

Je suis né et j'ai grandi à Phalsbourg, petite ville mi-lorraine, mi-alsacienne. Mes parents étaient enseignants, j'étais bon en maths, je suis rentré à Polytechnique, sans avoir la moindre idée de ce que je voulais faire.

1970-1975

À la sortie de l'X, j'ai choisi le corps des Ponts pour pouvoir m'orienter vers l'architecture. Mai-68 est arrivé, les études d'architecture étaient chaotiques, et je me suis rabattu, si j'ose dire, sur l'urbanisme. Je voulais surtout faire quelque chose de socialement utile. J'ai démarré à la DDE (Direction départementale de l'Équipement) du Nord. J'y ai participé à la mise en place des premiers documents d'urbanisme issus de la loi Pisani de 1967, les POS (plans d'occupation des sols) et les SDAU (schémas directeurs d'aménagement et d'urbanisme), notamment à Dunkerque et dans la vallée de la Sambre.

ANNÉES 1970, DÉBUTS DANS LA RECHERCHE

Pendant mon passage à la DDE, j'avais mené à titre totalement personnel des enquêtes dans les mondes ouvriers du Valenciennois. Alain Touraine, Jean Lojkin et Madeleine Rebérioux m'ont, sur cette base, fait soutenir une thèse à l'École des hautes études en sciences sociales (1980). Après quelques années dans un bureau d'étude de la Caisse des dépôts et consignations (le Béture), l'École des ponts m'a proposé de monter un programme d'ouverture aux sciences humaines. Je pensais y faire un bref passage. J'y suis resté vingt ans, pendant lesquels l'École des ponts est devenue ma base pour de multiples activités internes mais aussi externes.

ANNÉES 1980 : DIRECTEUR DE LA RECHERCHE À L'ÉCOLE DES PONTS, CRÉATION DU LATTS

Durant la décennie 1980, avec quelques copains, nous avons développé la recherche à l'école, qui n'existait pas ! En 1982, nous étions moins d'une dizaine (dont Jean Tirole, notre récent Nobel d'économie). En 1990, je dirigeais une dizaine de laboratoires regroupant près de deux cents personnes. Cette période m'a permis de nouer des amitiés durables dans un vaste réseau de scientifiques de toutes disciplines.

ANNÉES 1990 : LATTS, RECHERCHES-ACTIONS DANS L'INDUSTRIE

Le Latts (Laboratoire technique, territoires et sociétés), que j'ai dirigé pendant douze ans, est un des labos que nous avons montés aux Ponts, en lien avec l'université de Créteil, puis de Marne-la-Vallée et le CNRS. Pendant les années 1990, j'ai beaucoup travaillé avec des entreprises industrielles (Renault, Danone, Arcelor, etc.) et avec la Datar. Avec d'autres (François Ascher, Hervé Le Bras, Jacques Lévy, Michel Savy...), nous avons contribué à redéfinir une doctrine de l'aménagement du territoire « post-graviériste », résolument pro-urbaine, revalorisant le rôle de Paris et des métropoles.

1999-2004, DIRECTEUR DE L'ÉCOLE DES PONTS

Durant mon mandat, j'ai élargi la place des sujets urbains et environnementaux dans l'enseignement de l'école. J'ai poussé au rapprochement avec l'École d'architecture de la ville et des territoires (EAVT), à Marne-la-Vallée, avec des collègues comme Marc Mimram et Bernard Vaudeville, et la création d'un cursus commun. Après mon départ des Ponts, j'ai présidé le conseil d'administration de l'EAVT,

à la demande d'Yves Lion. Nous avons aussi lancé le Polytechnicum de Marne-la-Vallée, avec l'idée de créer un grand pôle centré sur les villes et les territoires, qui se déploie aujourd'hui.

2005-2008 : L'INSTITUT DES HAUTES ÉTUDES POUR LE DÉVELOPPEMENT ET L'AMÉNAGEMENT DES TERRITOIRES (IHEDATE)

Après mon départ de l'école, j'ai dirigé l'ihedate, cycle de formation pour professionnels que nous avons créé en 2000 avec Jean-Louis Guigou (alors Datar) et Richard Descoings à Sciences Po.

2008-2009 : LE GRAND PARIS

En 2008, Christian Blanc, qui me connaissait par mes livres, m'a proposé de le rejoindre comme directeur de sa mission d'étude. Expérience passionnante, où j'ai pu participer aux premières loges à la mise en place du Grand Paris, de la loi de 2010, du Grand Paris Express, à la consultation des urbanistes, etc.

2009-FIN 2015 : SACLAY

J'ai passé plus de six ans en immersion complète dans le projet de Saclay, d'abord comme « délégué ministériel » puis comme patron de l'établissement public d'aménagement et de développement.

RETRAITÉ ?

Depuis mon départ de Saclay fin 2015, j'ai mené deux missions pour le compte du cabinet du Premier ministre. La première a porté sur le projet d'hôpital Nord à Saint-Ouen, où j'ai joué les médiateurs entre l'APHP et la mairie. La deuxième, que je termine, porte sur le volet universitaire de Saclay, dans la droite ligne de mon

combat de toujours pour le dépassement des conflits entre universités et grandes écoles. Je me réjouis aussi de présider le jury Europan 2017, sur un thème qui m'est cher, la « ville productive ».

DIVERS

À mon âge, on est sollicité pour un nombre incroyable de comités, commissions, conseils divers. En voici quelques-uns qui me motivent particulièrement : le projet Euralens animé par Jean-Louis Subileau dans le bassin minier du Pas-de-Calais ; le conseil scientifique de la chaire « énergie et paysage », à l'École du paysage de Versailles, initiative très innovante ; l'Académie des technologies, petite sœur de l'Académie des sciences, où je travaille notamment sur la formation professionnelle et l'industrie du futur ; la Fabrique de l'industrie, think tank présidé par Louis Gallois. Dans le passé, j'ai été membre du Haut Conseil de la recherche et de la technologie, à l'époque où Hubert Curien était ministre de la Recherche, du comité national du CNRS, du conseil de prospective de l'Agence nationale de la recherche, du conseil d'administration de l'École normale supérieure.

ENSEIGNEMENT

J'ai beaucoup enseigné à l'École des ponts et dans le cycle « Stratégies urbaines » de Sciences Po. Pendant une dizaine d'années, j'ai enseigné aussi régulièrement à l'École polytechnique fédérale de Lausanne (un cours d'introduction à un master de logistique). Mon meilleur souvenir d'enseignant est le cours d'initiation aux grands textes fondateurs de la sociologie, donné en première année de licence à l'université de Marne-la-Vallée pendant mon mandat de directeur des Ponts, cours qui m'a permis notamment de combler mes propres lacunes de sociologue diplômé mais autodidacte.

Un parcours de recherche en quelques livres

Mon parcours de recherche entrecroise depuis les années 1980 deux grands domaines, généralement abordés par des communautés différentes : les transformations du monde productif, de l'organisation des entreprises, des évolutions du travail, d'un côté ; la géographie des activités, la dynamique des villes et des territoires, de l'autre. Plus récemment, je me suis aussi intéressé aux évolutions de l'enseignement supérieur et de la recherche, en France et dans le monde, et à d'autres sujets concernant les villes (énergie, durabilité, etc.). Pour donner une idée de mes travaux et centres d'intérêt, voici une brève revue de mes principaux livres (avec parfois quelques citations en italique).



Des territoires pour apprendre et innover (L'Aube, 1994)

À l'époque, je travaillais beaucoup avec la Datar, où j'étais chargé d'animer les groupes de prospective économique. Chacun percevait que la dynamique des Trente Glorieuses, celle d'un aménagement du territoire *top down* piloté par l'État, était désormais épuisée. J'ai écrit ce très petit livre comme un manifeste, pour accompagner le passage à une nouvelle vision fondée sur la valorisation des ressources spécifiques des territoires. « Il faut cesser de penser l'aménagement du territoire comme un processus de redistribution, et le repenser comme un ensemble de politiques favorisant la création de ressources nouvelles, à partir des territoires... Comment ? En accompagnant et en suscitant les coopérations qui sont la clé de la nouvelle compétitivité. Le développement dépend plus de la pertinence des cadres collectifs d'action, de la vigueur des projets que des infrastructures et des équipements. » ■



Mondialisation, villes et territoires. L'économie d'archipel (Puf, 1996)

L'idée de base du livre est que nous entrons dans un monde néo-braudélien, où les « économies nationales », à base territoriale étendue, sont bousculées par la résurgence des « économies urbaines en réseau », appuyées sur un archipel de métropoles mondiales qui concentrent désormais, à un degré inédit dans l'histoire, l'essentiel de la richesse et du pouvoir. Le livre a connu de nombreuses rééditions, la dernière datant de 2014. Pour la petite histoire, ce livre a été l'un des premiers, voire le premier, en France à comporter le terme « mondialisation » dans son titre. Il a constitué une sorte de matrice de mes travaux ultérieurs.

« La mondialisation n'est pas l'avènement d'un espace abstrait, sans distances, sans inscription locale... La globalisation, la métropolisation et la mutation des formes de production sont trois faces d'un même processus... L'économie d'archipel ne renvoie pas les États au rayon des vieilleseries, mais elle change leur agenda, si l'on veut éviter qu'aux portes du premier monde interconnecté se créent des friches immenses, sociales, économiques, écologiques, où s'installeraient durablement l'anomie et la frustration... C'est dans les villes que l'économie avancée puise ses ressources relationnelles, c'est dans les villes que se joue l'avenir de nos biens les plus précieux : la solidarité, la civilité. » ■



Le Nouveau Monde industriel (Gallimard, 2000, réédité 2008)

Synthèse de dix années d'observations et de recherches-actions dans les usines, les bureaux, les centres de recherche, le livre propose une lecture des changements profonds d'organisation du travail qui se sont développés depuis le milieu des années 1980. Il analyse en détail pourquoi, et en quel sens, ces organisations deviennent « post-tayloriennes ». Un point central est le passage d'un modèle traditionnel de « productivité » centré sur une économie du temps (vision commune à Adam Smith, Marx, Taylor, Ford) à une performance « relationnelle », qui dépend surtout de la qualité et de la densité au sein des collectifs de travail, ce passage remettant la subjectivité au cœur de la production. Il analyse aussi le passage, de plus en plus net dans les années 1990, de la firme hiérarchique à un « modèle cellulaire en réseau », où un centre coordonne des unités internes ou externes relativement autonomes, mais gérées par objectifs et par mise en concurrence, qui anticipe clairement les modèles de plate-forme actuels. ■



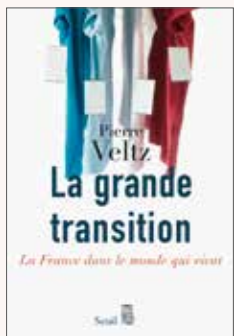
Des lieux et des liens : essai sur les politiques du territoire à l'heure de la mondialisation (L'Aube, 2002)

Le livre explore les implications pour la France du grand paradoxe entre montée du global et retour du local. En d'autres termes : pourquoi la mondialisation ne signe pas l'effacement des territoires locaux, mais au contraire appelle leur retour ? « Lorsque les liens à grande distance sont aussi structurants que les liens de proximité, que deviennent les lieux, les territoires, les espaces de nos institutions politiques et de nos appartenances naturelles ? Y a-t-il encore place pour un développement local qui ne soit pas seulement identitaire, passéiste, défensif ? » Le livre donne une réponse positive à cette question, en esquissant une typologie des modes locaux de développement fondés sur l'activation des ressources territorialisées, comme la confiance. ■



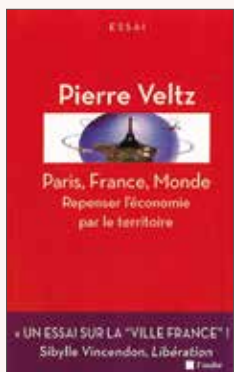
Faut-il sauver les grandes écoles ? De la culture de la sélection à la culture de l'innovation (Presses de Sciences Po, 2007)

Issu de mon passage à la direction de l'École des ponts, le livre plaide pour une réforme profonde des grandes écoles, une nouvelle articulation avec les universités, des regroupements permettant d'accéder à une taille critique, une ouverture sociale accrue, et surtout une prise de recul par rapport à une obsession quasi pathologique de la sélection qui met en tension tout le système scolaire français, comme si celui-ci n'avait pour ultime objectif que de dégager une très mince élite. Ce livre a été fortement débattu dans le monde de l'enseignement supérieur. ■



La Grande Transition : La France dans le monde qui vient
(Le Seuil, 2008)

Prenant acte de la vision particulièrement négative des Français à l'égard de la mondialisation, le livre présente une analyse globale de la place des villes et des territoires français dans le nouveau contexte international. Il analyse les grands défis qui nous attendent (maintien d'une industrie modernisée, transition énergétique et écologique, réduction des inégalités, etc.) en montrant qu'à chaque fois les territoires infranationaux, dans leur diversité, constituent les acteurs-clés. Le livre plaide aussi pour une « régionalisation de rupture », où métropoles et régions se soutiennent mutuellement. ■



Paris, France, Monde : Repenser l'économie par le territoire
(L'Aube, 2013)

Issu de mon implication dans le Grand Paris, ce livre retrace les étapes successives et très variables d'articulation (économique, sociale, politique) entre la capitale et le reste du pays. À rebours des réflexions franciliennes autocentrées, il plaide pour une vision élargie embrassant dans le même regard Paris et les métropoles régionales. Il développe la métaphore d'une « métropole France » unique en devenir, métropole distribuée, en réseau.

« Il est temps de réaliser la chance que constitue pour notre pays une ville comme Paris (je parle du Grand Paris, naturellement) ; de comprendre qu'entre Paris et nos autres grandes cités, qui connaissent aujourd'hui un dynamisme plus fort que celui de la capitale, la coopération s'impose, dans un esprit non hiérarchique ; de voir que la couronne formée par ces villes constitue une configuration urbaine unique au monde, permettant l'allier la puissance du centre et l'ouverture du réseau. » ■



Petite Ensaïclaypédie
(Dominique Carré-La Découverte, 2014)

Le livre propose un portrait à facettes du plateau de Saclay et de ses environs, de ses héros célèbres ou méconnus. Il comporte aussi un historique détaillé des divers projets (urbains, industriels, académiques) qui se sont succédé sur ce territoire à la fois très proche et très différent du cœur parisien, qui tente aujourd'hui de se constituer en pôle à part entière dans une agglomération encore très monocentrique. ■



La Société hyper-industrielle. Le nouveau capitalisme productif
(Seuil, « La république des idées », 2017)

À contrepied des idées reçues sur la « désindustrialisation » ou la « société post-industrielle », je montre que nous passons dans une société hyper-industrielle, marquée par une convergence profonde entre services, industrie et numérique. Le livre explore aussi l'évolution des formes spatiales du nouveau capitalisme productif dopé par le numérique. Il souligne le double mouvement de fragmentation croissante des chaînes de valeur transnationales et de polarisation autour de grandes aires métropolitaines en réseau. Les thèses évoquées il y a vingt ans dans « l'économie d'archipel » sont non seulement validées mais renforcées par la montée du numérique et de l'internet. Le livre insiste sur le risque énorme de voir le découplage entre centres et périphéries se durcir, tout en soulignant les atouts particuliers, à cet égard, de la France et de l'Europe, espaces beaucoup moins fracturés que les États-Unis ou les pays émergents. ■

Parmi les livres collectifs que j'ai dirigés, je signale les deux derniers :

L'Industrie, notre avenir
(co-dirigé avec Thierry Weil), Eyrolles, 2015 ;

L'Économie de la connaissance et ses territoires
(co-dirigé avec Thomas Paris), Hermann, 2010.



ANTHOLOGIE



AVERTISSEMENT

Le choix des textes qui suivent vise surtout à fournir aux lecteurs issus du monde l'urbanisme un aperçu introductif de mes travaux sur les économies territoriales, en résonance avec l'actualité. J'ai choisi aussi un texte sur la posture des sciences sociales par rapport aux mondes de l'action, ainsi qu'un texte inédit issu d'une conférence à l'École du paysage de Versailles qui, au-delà des paysagistes, pourrait s'adresser aux autres métiers de la conception territoriale. J'attire l'attention sur le fait qu'il s'agit non seulement d'extraits, mais souvent de collages, d'extraits au sein des extraits, ce qui explique la brutalité de certaines transitions. Pierre Veltz

1. La pratique des sciences sociales : pour une proximité critique avec les acteurs

Les sciences sociales doivent-elles être « utiles » ? Et que signifie cette « utilité » ? Ces questions sont source de nombreux malentendus. Que signifie d'autre part la dimension « critique » dont elles se targuent volontiers à l'égard des acteurs ? Je conteste ici la version la plus courante de cette vision critique : celle du dévoilement (je vais vous dire ce que vous faites vraiment, sans le savoir). Et je plaide pour une approche symétrique, où les chercheurs apprennent des acteurs autant que l'inverse, dans une empathique « proximité critique ».

« La sociologie est un sport de plein air, Remarques sur l'avenir d'une discipline », *Esprit*, janvier 2015 : extraits.

Le contexte de la sociologie comme discipline et comme pratique a changé profondément entre la fin des Trente Glorieuses et la période actuelle. Mais il y a des constantes. La plus frappante est sans doute le divorce entre la vision extérieure que portent les interlocuteurs des sociologues et la vision intérieure qu'en ont ces derniers, divorce qui explique que le sociologue, plus que d'autres sans doute, se sent toujours mal compris ou incompris. En bref : l'attente extérieure est utilitaire, elle attend des réponses précises à des questions pratiques, la vision interne est antiutilitaire et « critique ». Ce malentendu est ancien, mais il devient sans doute plus aigu. Cette position antiutilitariste est très mal comprise, non seulement par les « décideurs », ou le grand public, mais, je peux en témoigner, par les scientifiques « durs », qui aiment les questions simples et les réponses précises – du moins quand il s'agit d'autres disciplines que les leurs. Elle met la sociologie en position d'infériorité manifeste par rapport à l'économie ou à la gestion, qui prétendent savoir répondre aux questions qui leur sont posées. Le sociologue incompris

se réfugie alors dans son bastion : le point de vue critique. Il cultive le sentiment d'être le dernier résistant dans un univers intellectuel laminé par le conformisme dominant.

Le point essentiel à mes yeux est que cette posture critique – que j'assume évidemment – a besoin d'être questionnée, travaillée positivement, et pas seulement affirmée en postulat. L'asymétrie de principe entre l'analyste qui éclaire les mobiles cachés qui font agir l'acteur, et ce dernier qui se trouverait structurellement dans l'ignorance desdits mobiles, pose question. « Vous ne savez pas ce que vous faites, je vais dévoiler les vrais ressorts de votre action. » Cette posture si courante passe mal. Comme le dit excellemment Bruno Latour : « Le problème avec la sociologie critique, c'est qu'elle ne peut jamais manquer d'avoir raison¹ », en vertu même du théorème de la résistance comme signe de pertinence, que le sociologue partage avec le psychanalyste, par exemple. [...]

Heureusement, d'autres voies existent. D'abord, je crois que le sociologue peut entrer en dialogue avec les acteurs pour construire dans ce dialogue des positions nouvelles, sans point de vue surplombant, de manière symétrique, le sociologue apprenant de l'acteur autant que l'inverse. Une forme d'utilité critique peut alors émerger, dans l'esprit de ce que l'on peut appeler une « recherche-action » ou une recherche clinique. Ensuite, sur un plan plus théorique, on peut définir l'attitude critique comme celle qui consiste non pas à imposer au monde une grille *a priori*, exportée du laboratoire vers le monde naïf ou aliéné des acteurs, mais à réinterroger sans relâche les manières dont nos catégories filtrent le réel. Les mots-clés ne seraient plus dévoilement, mais éloignement du regard, étonnement, fraîcheur. [...] Ce travail de décentrement, ouvrant des imaginaires bloqués vers la multitude des nouveaux possibles est certainement ce que la sociologie pourrait aujourd'hui offrir de plus « utile », en s'appuyant évidemment sur la diversité géohistorique des mondes, mais aussi sur un travail théorique de dé-naturalisation des concepts qui nous englobent et nous étouffent.

Un constat troublant est que le monde semble devenir de jour en jour plus spectaculairement transparent et plus radicalement opaque.

En dépit du déluge incessant d'images, certains lieux stratégiques de la société deviennent totalement invisibles. C'est le cas des grands systèmes ou des infrastructures hautement technologiques sans lesquels notre monde s'arrêterait instantanément de fonctionner. Les usines sont devenues invisibles, par exemple, comme les centres logistiques, les dispatchings et salles de contrôle en tout genre, les méga-fermes de serveurs, les salles de marché, les grands laboratoires. En sociologie du travail, les travaux abondent sur les policiers, les infirmières, les enseignants, les guichetiers, les travailleurs sociaux, les artistes. Mais personne, ou presque personne ne va voir dans les cavernes des back-offices techniques.

¹ Bruno Latour, *Changer de société, refaire de la sociologie*, Paris, La Découverte, 2007.

Ce qui vaut pour les lieux hautement technologiques est vrai aussi, du reste, pour l'autre extrémité du spectre social, c'est-à-dire les mondes des individus et des groupes exclus ou marginaux par rapport à la société « ordinaire », celle du smartphone pour tous et des journées passées devant les écrans. L'idée selon laquelle les masses considérables de données que nous livrons *via* nos téléphones, nos ordinateurs et demain nos voitures ou nos réfrigérateurs pourraient apporter une connaissance quasi complète de la société est donc absolument naïve [...].

Pas plus que les bonnes vieilles statistiques de type Insee, les nouvelles données digitales ne pourront remplacer pour le chercheur l'épreuve du « plein air », la vue directe, la puissance heuristique de la mise en dialogue des observations recueillies avec les acteurs eux-mêmes. L'internet, c'est l'extension magique des données accessibles depuis son fauteuil. Mais le grand risque est de démocratiser ainsi pour les apprentis chercheurs du monde entier le formidable privilège que les bibliothèques des universités américaines ont longtemps offert à nos collègues d'outre-Atlantique celui d'une science sociale conçue comme un immense chantier bourgeois de recyclage de livres et d'articles écrits par les confrères, alimenté de manière secondaire par les échos assourdis du monde réel parvenant à filtrer vers les campus.

Les organisations un tant soit peu complexes, qu'elles soient publiques, privées ou communautaires, ne livrent pas grand-chose – c'est une conviction forte que je tire de ma petite expérience – à ceux qui n'acceptent pas d'y être immergés, d'une manière ou d'une autre. Sans cette épreuve du réel, les sciences sociales peuvent constituer un univers professionnel parallèle, animé de conversations brillantes, mais coupées du monde. Pour éviter ce piège, il faut du temps, beaucoup de temps, de la patience, et de la liberté. La tyrannie des publications, les incitations à la spécialisation, l'obligation absurde de publier des livres trop tôt et trop vite : tout cela ne fait pas pencher la balance du bon côté. Le monde dans lequel nous entrons est trop riche de potentialités et de dangers, trop excitant et inquiétant, pour que des esprits libres ne se contentent pas de l'excitation de la radicalité et de la distance critique au sein du cocon académique, mais tentent l'aventure de la proximité critique avec les acteurs. En plein air.

2. Les métiers de la conception urbaine et paysagère au défi du paradigme écologique

La montée du paradigme écologique interroge en profondeur les formes de conception des projets. Elle pose la question de la relation entre la projection sensible, formelle, poétique des espaces par les concepteurs, aujourd'hui dominante, et une ingénierie globale des territoires habités, forcément pluridisciplinaire, en cours d'émergence. Comment articuler ces deux modèles ? J'évoque ici la question à propos du métier des paysagistes, mais la question pourrait s'étendre à tous les concepteurs, architectes et urbanistes en tête.

Conférence à l'École du paysage de Versailles, dans le cadre de l'année Le Nôtre, 26 mars 2013 : extraits.

Pour le sens commun, mais aussi pour beaucoup d'ingénieurs, d'aménageurs, d'élus, de maîtres d'ouvrage et de clients, le paysagiste est le professionnel du vert interstitiel. Il est celui qui conçoit le végétal ornemental qui vient entourer le bâti architectural, et l'apaiser quand il est trop brutal. Ou, dans une version différente mais complémentaire, il est l'homme du fond de tableau, de la grande échelle, de l'horizon qui s'offre à la vue au-delà des bâtiments et des scènes rapprochées et animées. Ces définitions sont pauvres, et j'imagine qu'elles ne vous conviennent guère. Mais elles expriment bien, me semble-t-il, les demandes habituelles adressées au professionnel se disant « paysagiste » par ses clients. Or on peut se demander, et ce sera le fil conducteur de mon propos, si elles ne renvoient pas à des formes dépassées : celle du paysage comme arrière-plan offert à la seule contemplation ; celle du paysage conçu comme ce qui entoure et relie les objets d'architecture, une sorte d'art du vide complémentaire de l'art du plein ; celle enfin du paysage comme nature dans laquelle viendrait s'immiscer le monde artificiel créé par les ingénieurs, les bâtisseurs, les aménageurs et les habitants eux-mêmes.

Il me semble en effet que ces trois façons de voir ne rendent plus compte de notre expérience contemporaine. La ville construite n'est plus posée dans le paysage. Elle est, pour la majorité d'entre nous, le paysage premier. *Cityscape* et *landscape* ne font plus qu'un. La campagne cultivée ou la nature sauvage ne sont plus les cadres où vient se poser la ville. L'horizon de celle-ci, au contraire, s'impose de manière dominante au regard, comme le notent François Béguin² et Antoine Picon³, qui analysent finement les mutations du paysage technologique. Le naturel

et l'artificiel, d'autre part, s'interpénètrent partout. Nous vivons dans une techno-nature qui rend illusoire, même si elle reste courante, la séparation des deux registres, comme Bruno Latour et d'autres n'ont cessé de le répéter. Enfin, il n'est pas de paysage – fût-ce celui de la «wilderness», du sauvage préservé ou reconstitué – qui ne soit perçu et vécu à travers les filtres complexes et variables de la mémoire et de la culture.

Philippe Descola, dans son cours au Collège de France sur le paysage⁴, déploie l'immense richesse sémantique du mot «paysage». [...] Il me semble que ces registres de signification, dont l'hétérogénéité saute aux yeux, s'organisent autour de deux grands pôles. D'un côté, on trouvera le paysage comme expérience sensible, très difficile à mettre en mots, car intime et globale, allant «au-delà du perceptif pour se nouer à l'affectif», comme le dit François Jullien qui explore cette dimension du paysage comme expérience du vivre et pas seulement du voir⁵. D'un autre côté, et presque à l'opposé, on verra le «paysage» comme objectif et intégré dans un effort tendant à une ingénierie de plus en plus globale de notre milieu de vie. En laissant cette tension ouverte, je voudrais vous livrer quelques réflexions organisées sur ces deux registres : celui du paysage comme expérience globale du monde spatial actuel, marquée par la perte et la nostalgie de la cohérence ; celui des nouvelles articulations émergentes entre le vivant et l'urbain, et de l'émergence d'une ingénierie (utopie ?) écologique globale du territoire, allant au-delà du «vert» pour englober toutes les dimensions de la nature anthropisée.

Pour parler du paysage comme expérience globale, à la fois sensible, poétique et pratique du monde, les cinéastes, les écrivains, les poètes et les plasticiens sont sans doute les meilleurs guides. Je me bornerai ici à signaler quatre évolutions.

Le premier mot qui me vient ici à l'esprit est le mot de «dégroupage», ou encore de dés-assemblage généralisé. Ce qui crée l'émotion dans un monde traditionnel que nous disons «préservé» est le sentiment que ce qui s'offre au regard exprime de manière immédiate une très longue et progressive co-détermination entre les formes bâties, l'organisation des masses végétales, les infrastructures, les hommes et les bêtes. C'est ce qui nous saisit dans le paysage toscan préservé par la longue durée de la propriété aristocratique, où la vue depuis la villa des Corsini de Mezzomonte est, à quelques détails près, celle de leurs ancêtres contemporains des Medici. Même dans les cas de moindre patrimonialisation, l'émotion naît du contraste entre les contingences du présent et l'évidence des ancrages. Dans son livre *Le Dépaysement*, Jean-Christophe Bailly rend bien compte de cette profondeur de champ, et du jeu subtil entre les forces de dissociation et les formes de la permanence⁶. En réalité, nous savons bien que, même dans les lieux préservés, les forces dominantes travaillent à l'érosion de la cohérence. Les territoires sont désormais, partout, des collections d'objets, de processus, de composants multiples dont la co-existence locale n'est plus le principe organisateur,

parce que chacun d'entre eux s'inscrit dans des échelles multiples et des systèmes de forces extraordinairement variés et hétérogènes. La relation du local au global a ainsi cessé d'être progressive et hiérarchisée, en poupées russes. Il y a des courts-circuits et des télescopes partout. La métaphore souvent utilisée par François Ascher, celle de l'hypertexte informatique, en rend bien compte⁷. Entre des objets rapprochés qui se disposent en «paysage», les liens sont désormais contingents, sans nécessité locale, et renvoient à des chaînes labyrinthiques opaques. De tout cela, résulte un sentiment de perte, de confusion, qui ne peut être compensé par les tentatives plus ou moins artificielles et souvent pathétiques de singer des cohérences disparues, par exemple sur le mode du pastiche néo-localiste.

Une nouvelle esthétique émerge, qui assume et glorifie l'hétérogénéité : une esthétique de la liste, de la litanie, du collage, du travelling. Le trajet ferroviaire au sortir des villes est l'archétype de cette poésie du collage (Claude Simon ou François Bon, parmi d'autres en donnent de belles illustrations⁸) ou encore, le parcours en autoroutier, comme celui qu'effectue Iain Sinclair en suivant la M25 autour de Londres dans *London Orbital*⁹.

Le deuxième caractère, que révèle aussi cette esthétique de la litanie, est le caractère indéfini, perpétuellement ouvert, du paysage contemporain à dominante urbaine, contrastant violemment avec l'esthétique de la ville ou du jardin classiques, où les limites et les frontières sont essentielles. Le paradoxe, du reste, est que ce caractère indéfini renvoie à un monde globalement fini, fermé, sans échappatoire, sans extérieur, alors que l'espace bien délimité du paysage classique se définissait au contraire sur le fond d'un extérieur immense et inconnu.

Troisième constat : l'expérience du paysage est désormais indissociable de la mobilité. Le paysage n'est plus le fond immobile que l'on contemple, dans la peinture, la photo ou dans la réalité. Il est une expérience vécue dans le mouvement et par le mouvement. Le chemin de fer, l'automobile, l'avion, le cinéma ont profondément transformé notre approche de l'espace, comme le démontre magnifiquement Marc Desportes dans son livre *Paysages en mouvement*¹⁰. Ainsi, l'île de la Cité et l'île Saint-Louis ne sont plus les mêmes depuis que la voie sur berge les offre à l'un des plus beaux travellings automobiles du monde, que seule une vision étriquée veut tenir pour inférieure à la vue statique du piéton.

Enfin, quatrième évolution, il me semble que nous allons vers un monde spatial qui se structure autour de nouvelles polarités : d'un côté, la multiplication de dispositifs fonctionnels, froids, où le rapport qualitatif à l'espace devient au fond assez indifférent ; de l'autre côté, des espaces plus chauds, où l'alchimie subtile entre l'intensité de la relation interpersonnelle et les qualités du cadre physique reprend ses droits. [...]. De nombreux lieux urbains aujourd'hui fortement spécialisés (bureaux, commerces, usines, écoles) pourraient ainsi devenir des «communs» déspecialisés, ouverts à l'intensité coopérative et événementielle. Le

[2] François Béguin, *Le Paysage*, Paris, Flammarion, 1995.

[3] Antoine Picon, «De la ruine à la rouille, Les paysages de l'angoisse», *Marnes*, n°1, 2011, p. 277-299.

[4] Philippe Descola, Cours (2011, 2012, 2013, 2014) enregistrés et filmés sur le site du Collège de France.

[5] François Jullien, *Vivre de paysage ou l'Impensé de la Raison*, Paris, Gallimard, 2014.

[6] Jean-Christophe Bailly, *Le Dépaysement, Voyages en France*, Paris, Seuil, 2011.

[7] François Ascher, *Métapolis*, Paris, Odile Jacob, 1995.

[8] Voir Claude Simon, *Le Jardin des plantes*, Paris, Minuit, 1997 (p. 49-50) ; François Bon, *Paysage fer*, Lagrasse, Verdier, 2000.

[9] Iain Sinclair, *London Orbital*, Londres, Penguin, 2003.

[10] Marc Desportes, *Paysages en mouvement*, Paris, Gallimard, 2005.

Bibliographie sélective

Ouvrages

Les Plans d'occupation des sols, histoire d'une réforme ambiguë, Paris, Copédith Éditions, 1984.

Des territoires pour apprendre et innover, La Tour d'Aigues, L'Aube, 1994 (traduit en espagnol).

Mondialisation, villes et territoires : une économie d'archipel, Paris, Puf, 1996 ; édition augmentée, 2005 ; dernière édition Quadrige, 2014. *Mundialización, ciudades y territorios* (Barcelone, Ariel Geografía, 1999).

Le Nouveau Monde industriel, Paris, Gallimard, 2000 ; réédition augmentée : 2008.

Des lieux et des liens, Essai sur les politiques du territoire à l'heure de la mondialisation, La Tour d'Aigues, L'Aube, 2002 ; édition poche, 2012.

Faut-il sauver les grandes écoles ? De la culture de la sélection à la culture de l'innovation, Paris, Presses de Sciences Po, 2007.

La Grande Transition, La France dans le monde qui vient, Paris, Le Seuil, 2008.

Paris, France, Monde, Repenser l'économie par les territoires, La Tour d'Aigues, L'Aube, 2012.

Petite ensaïclaypédie, Paris, Dominique Carré éditeur / La Découverte, 2014.

La Société hyper-industrielle, Le nouveau capitalisme productif, Paris, Le Seuil, coll. « La République des idées », 2017.

Direction d'ouvrages collectifs

Cohendet P., Hollard M., Malsch T., Veltz P. (dir.), *L'Après-taylorisme, Nouvelles formes de rationalisation dans l'entreprise en France et en Allemagne*, Paris, Economica, 1988.

Besson P., Savy M., Valeyre A., Veltz P., *Gestion industrielle et transport : vers une nouvelle économie de la circulation*, Orléans, Paradigme, 1988.

Rowe F., Veltz P. (dir.), *Entreprises et territoires en réseaux*, Paris, Presses de l'ENPC, 1991.

Savy M., Veltz P. (dir.), *Les Nouveaux Espaces de l'entreprise*, La Tour d'Aigues, L'Aube, 1993.

Savy M., Veltz P. (dir.), *Économie globale et réinvention du local*, La Tour d'Aigues, L'Aube / Dataf, 1995.

May N., Veltz P., Landrieu J., Spector T. (dir.), *La Ville éclatée*, La Tour d'Aigues, L'Aube, 1997.

Chatzis K., Mounier C., Veltz P., Zarifian P. (dir.), *L'Autonomie dans les organisations, Quoi de neuf ?*, Paris, L'Harmattan, coll. « Logiques sociales », 1999, p. 13-24.

Veltz P., Jeannot G. (dir.), *Le Travail entre l'entreprise et la cité* (colloque de Cerisy), La Tour d'Aigues, L'Aube, 2001.

Veltz P., Davezies L., *Le Grand Tournant : Nord Pas-de-Calais, 1975-2005*, La Tour d'Aigues, L'Aube, 2005.

Veltz P., Paris T. (dir.), *L'Économie de la connaissance et ses territoires*, Paris, Hermann, 2010.

Veltz P., Weil T. (dir.), *L'Industrie, notre avenir*, Paris, Eyrolles, 2015.

Sélection d'articles et chapitres d'ouvrages

« Informatisation des industries manufacturières et intellectualisation de la production », *Sociologie du travail*, n°1, 1986.

« New models of production organisation and trends in spatial development », in G. Benko, M. Dunford (ed.),

Industrial Change and Regional Development: the Transformation of New Industrial Spaces, Londres, Belhaven Press, 1991.

« L'Université, clé de voûte des politiques technologiques régionales », in J.-P. de Gaudemar, *Formation et développement régional*, Paris, La Documentation française, 1991.

« Hiérarchies et réseaux dans l'organisation de la production et du territoire », in G. Benko, A. Lipietz, *Les Régions qui gagnent*, Paris, Puf, 1992.

« Vers de nouveaux compromis organisationnels », in D. Linhart, J. Perriault (dir.), *Le Travail en puces*, Paris, Fayard, « Nouvelle Encyclopédie Diderot », 1992.

« Mechanical Engineer versus Computer Scientist. Different Roads to CIM in France and Germany » (avec B. Lutz), in N. Altmann, C. Köhler, P. Meil (eds), *Technology and Work in German Industry*, Londres, Routledge, 1992.

« D'une géographie des coûts à une géographie de l'organisation », *Revue économique*, vol. 44, n°4, juillet 1993.

« Vers de nouveaux modèles d'organisation » (avec P. Zarifian), *Sociologie du travail*, n°1, 1993.

« De la productivité des ressources à la productivité par l'organisation » (avec P. Zarifian), *Revue française de gestion*, n°97, janvier-février 1994.

« Travail collectif et modèles d'organisation de la production » (avec Zarifian P.), *Le Travail humain*, n°3, tome 57, 1994.

« L'informatique et les nouveaux modèles d'organisation dans l'industrie : information, événements, communication » (avec A. Picon), *Annales des Ponts et Chaussées*, n°69-70, 1994.

« Territoires et relations non marchandes : la face cachée de l'économie », *Annales des Ponts et Chaussées*, n°77, 1996.

« L'économie mondiale, une économie d'archipel », in collectif, *La Mondialisation au-delà des mythes*, Paris, La Découverte, « Les dossiers de l'état du monde », 1997.

« The Dynamics of Production Systems, Territories and Cities », in F. Moulaert, A.-J. Scott, (eds), *Cities, Enterprises and Society on the Eve of the 21st Century*, Londres, Pinter, 1997.

« Temporalités et représentations de l'efficacité : la ville, les territoires, l'entreprise », in M. Gariépy, M. Marié (dir.), *Ces réseaux qui nous gouvernent*, Paris, L'Harmattan, 1997.

« Les villes européennes dans l'économie mondiale », in A. Bagnasco, P. Le Galès (dir.), *Villes en Europe*, Paris, La Découverte, 1997.

« Une organisation géoéconomique à niveaux multiples », *Politique étrangère*, n°2, 1997.

« Economia e territori. Dal mondiale al locale », in P. Perulli (ed.), *Neoregionalismo*, Turin, Bollati Boringhieri, 1998.

« Métropolisation et formes économiques émergentes », in E. Heurigon, N. Stathopoulos (dir.), *Les Métiers de la ville*, La Tour d'Aigues, L'Aube, 1999, p. 54-66.

« L'autonomie dans les organisations, de quoi parle-t-on ? », in K. Chatzis, et al., (dir.), *L'Autonomie dans les organisations, Quoi de neuf ?*, Paris, L'Harmattan, 1999, p. 13-24.

« Les organisations cellulaires en réseau : portée et limites d'une mutation », in K. Chatzis, et al. (dir.), *L'Autonomie dans les organisations, Quoi de neuf ?*, Paris, L'Harmattan, 1999, p. 293-314.

« Temps de travail et efficacité : un lien à repenser », in G. de Tersac, D.G. Tremblay (dir.), *Où va le temps de travail ?*, Toulouse, Octares, 2000.

« La crise des hiérarchies : un diagnostic », in O. Coutard (dir.), *Le Bricolage organisationnel, Crise des cadres hiérarchiques et innovations dans la gestion des entreprises et des territoires*, Londres, Amsterdam, Elsevier, 2001, p. 25-31.

« La sociologie du travail peut-elle encore parler de la technique ? », in A. Pouchet (dir.), *Sociologie du travail : 40 ans après*, Londres, Amsterdam, Elsevier, 2001, p. 309-321.

« City and University in the Knowledge Age », *European Journal of Engineering Education*, vol. 26, n°1, 2001, p. 53-62.

« Organization and competition in a globalized economy », in F.-L. Perret, C. Jaffeux (eds), *The Essentials of Logistics and Management*, Lausanne, EPFL Press, 2002, p. 7-16.

« Le travail et l'individu au risque des réseaux », in P. Moati (dir.), *Nouvelle Économie, nouvelles exclusions*, La Tour d'Aigues, L'Aube, 2003, p. 87-103.

« L'économie de toutes les mobilités », in S. Allemand, F. Ascher, J. Lévy (dir.), *Les Sens du mouvement*, Paris, Belin, 2005, p. 49-59.

« L'efficacité par la coopération ouverte », in G. Minguet, C. Thuderoz (dir.), *Travail, entreprise, sociétés*, Paris, Puf, 2005.

« Nouveaux territoires, nouvelles mobilités » (avec L. Davezies), in P. Rosanvallon (dir.), *La Nouvelle Critique sociale*, Paris, Le Seuil, 2006.

« Travail, organisation et individualisation », in M. Wieworka (dir.), *Les sciences sociales en mutation, Sciences Humaines*, 2007.

« Grandes écoles et universités, même combat », *Le Débat*, Gallimard, 2008/1.

« Mondialisation, opportunités urbaines ? », in P. Jacquet, R. Pachauri, L. Tubiana (dir.), *Regards sur la terre*, Paris, Presses de Sciences Po, 2010.

« Le management critique, une question de société », in L. Taskin, M. de Nanteuil, *Perspectives critiques en management*, De Boek, 2011.

« Science, technique, marché, le grand métissage », in P. Veltz, T. Paris (dir.), *L'Économie de la connaissance et ses territoires*, Paris, Hermann, 2011.

« Les territoires à l'heure de la mondialisation », in *La France mondialisée*, « Cahiers français », n°367, Paris, La Documentation française, 2012.

« La ville réversible », in F. Scherrer, M. Vanier (dir.), *Villes, territoires, réversibilités* (colloque de Cerisy), Paris, Hermann, 2013.

« La métropole, oui mais... », *Urbanisme*, hors série n°50, novembre 2014.

« Vers le monde hyper-industriel », in P. Veltz, T. Weil (dir.), *L'Industrie notre avenir*, Paris, Eyrolles, 2015.

« La société hyper-industrielle et ses territoires », *Futuribles*, n°409, nov.-déc. 2015.

« La sociologie est un sport de plein air, remarques sur l'avenir d'une discipline », *Esprit*, janvier 2015.

« L'industrie est dans les métropoles, entretien avec Sandra Moatti », *L'Économie politique*, n°68, octobre 2015.

« Paris-Saclay, un grand projet laboratoire », in A. Frémont, Y. Guermont (dir.), *La Région, de l'identité à la citoyenneté*, Paris, Hermann, 2016.

« L'âge hyper-industriel, entre promesses et ambivalences », in P. Musso (dir.), *Industrie, Imaginaire, Innovation* (colloque de Cerisy), Paris, Manucius, 2016.

Les nominés

Jacques Lévy

Philippe Madec

Alfred Peter

Jacques Lévy

La durabilité sera urbaine ou ne sera pas

Jacques Lévy est une figure bien particulière, stimulante pour les urbanistes. Géographe, il prend parti pour une ville dense, non pour des raisons idéologiques, mais pour les bienfaits qui en découlent analysés dans une vision durable holistique. Ses analyses ont une dimension planétaire ; elles sont fondées sur la géographie empirique et théorique des grandes agglomérations du monde développée à partir des caractères communs de l'urbanité métropolitaine et de la singularité de chaque ville, y compris des territoires moins bien lotis que ceux du monde européen.

Ses recherches sur le lien entre la forme urbaine et les élections en France comme aux États-Unis ont largement popularisé son travail. L'accueil que lui ont fait les grands médias aux récentes élections témoigne de l'intérêt du grand public pour ses cartes originales qui mettent en lumière le lien entre choix électoral et situation urbaine. Si ses analyses sont débattues et parfois contestées, elles n'en interpellent pas moins les acteurs de la ville exhortés de la sorte à développer des modèles urbains moins consommateurs d'espace et plus favorables à la cohésion sociale. Ajoutons que l'intérêt que Jacques Lévy porte aux espaces urbains est nourri de la connaissance quasi charnelle qu'il en a, ne jurant que par la marche à pied pour comprendre leur essence et les mécanismes à l'œuvre.

Chercheur passionné par la forme urbaine et la qualité spatiale, il prend appui sur des opérations qu'il a analysées en Europe et ailleurs dans le monde pour établir un lien étroit entre les sociétés et le mode d'action sur les espaces urbains.

Ses prises de position en faveur de la ville dense, qui font souvent l'objet de polémiques dans le monde de la recherche, reçoivent un accueil enthousiaste de la part des acteurs de l'urbanisme et des amoureux de la liberté qu'offre un espace public qui serait l'essence de la ville.



« Je n'ai jamais été d'accord avec l'idée que l'action publique devait choisir entre liberté et égalité, que plus d'égalité impliquerait moins de liberté, ou l'inverse. C'est sans doute l'observation des villes, et tout spécialement de l'espace public, qui m'a permis de comprendre que, au contraire, liberté et égalité peuvent fort bien progresser ensemble. »

Ce qui l'amène à diriger un programme pluridisciplinaire « Post-Car World » allant vers « Beyond-Car Society » pour prôner le lien entre un mode de vie et un espace qui lui permet de développer une liberté des corps dans l'espace urbain. C'est ainsi qu'il affirme « la durabilité sera urbaine ou ne sera pas ». Ce qui résonne fortement avec la question d'Henri Lefebvre : l'urbain est-il, en lui-même, socialement émancipateur ?

Et pour conclure : une citation de Jacques Lévy qui démontre ses prises de position basées sur ses études sur les *allophiles* (ceux qui acceptent volontiers l'exposition à l'altérité) et les *allophobes* (ceux qui recherchent l'homogénéité des populations et des fonctions dans leur espace quotidien), qui caractérisent les urbains, et ses apports intellectuels et convictions qu'il met de plus en plus en œuvre sur des cas concrets, tels le tramway de Tours, d'Annecy, les gares du Grand Paris...

« Qu'ils soient *allophiles* ou *allophobes*, le visage de la ville s'en trouvera profondément modifié. Comme dans le cas de l'environnement naturel, il semble bien que lorsque la ville assume son "métier" propre — une urbanité faite de densité et de diversité —, elle gagne sur tous les tableaux. Se retrouve ici un aspect souvent mal compris du développement durable : la cohérence et l'indissociabilité entre ses trois "piliers" (naturel, économique, social). "Développement urbain durable" est en somme une manière, avec trois mots, de dire trois fois la même chose. »

Ariella Masbouni

Philippe Madec Le développement durable avant la lettre

Philippe Madec serait tombé à sa naissance dans la marmite du développement durable ! Breton opiniâtre, cet architecte-urbaniste, aujourd'hui couvert de prix internationaux tel le Global Award for Sustainable Architecture, tant pour ses écrits que ses réalisations, mène une carrière engagée de longue date dans l'éco-responsabilité.

Il s'est fait connaître par un projet délicat et unique d'intervention sur un bourg : Plourin-lès-Morlaix, où il a défié l'art français du ou/ou pour réussir le et/et. Dans cette petite ville du Finistère Nord, il a su mener une action de valorisation urbaine limpide et efficace sur une durée de quinze ans : du plan d'aménagement aux espaces publics, en passant par les bâtiments publics et des logements étudiants, il s'est agi d'« apaiser les lieux », dit-il. Il montre là, comme il le fera dans ses travaux ultérieurs, que tout territoire mérite attention et que les petites villes peuvent utiliser toutes les opportunités pour agir en termes de projet urbain.

Dans le même esprit, il a travaillé à Rocamadour, ville légendaire des chemins de Compostelle, où il a mis en œuvre sa vision : la modernité négocie avec le patrimoine pour le magnifier. Au terme de longues luttes entre les municipalités successives et les services de l'État, il y a produit un plan d'occupation des sols consensuel, conçu à la parcelle, pour la cité, le bourg et chaque hameau, les représentants du monde agricole intégrés à son équipe.

Près de Rennes, à Pacé depuis vingt ans, il mène les études urbaines et réalise un projet d'aménagement emblématique de la densification raisonnée tant recherchée par les urbanistes et tant décriée par les usagers *a priori*. Il a ainsi su réaliser un rapport harmonieux entre ville, nature et agriculture, en maîtrisant avec maestria la gestion des eaux qui prend ici dimension projectuelle.

Ces leçons du développement durable au sens large du terme, il les met par ailleurs en application dans l'écoquartier des Noës à Val-de-Reuil — sans doute un cas d'école, car il y démontre qu'on peut produire un habitat mixte plus dense dans un environnement bioclimatique et



vert, doté d'aménités et de services urbains. Le tout gérant l'écoulement naturel des eaux, l'inondabilité, la biodiversité, etc. Allant très au-delà des poncifs habituels en matière de programmation, il prévoit une coopérative de ventes de produits de proximité, des activités collectives adaptées au lieu et à la densité raisonnable du nouveau quartier.

De même à Montévrain, Marne-la-Vallée, il propose un cœur agro-urbain qui invente un quartier réconciliant agriculture et ville pour les bienfaits des deux parties.

Le développement durable concerne aussi et surtout les grands territoires. Sur le Val de Durance et le Grand Montpellier, il démontre, à l'appui d'études non abouties toutefois, que la grande dimension est la véritable échelle des questions écologiques. Pour Philippe Madec il n'y a pas une bonne échelle pour construire la ville de demain, son œuvre architecturale y contribuant largement, ainsi que son goût d'un espace public délicat, soigné et frugal.

Mais la durabilité, c'est aussi le lien social, l'« en-commun » par lequel il titre son autobiographie. En effet, le dialogue social n'est pas pour lui une contrainte mais un plaisir et il y excelle par une capacité d'écoute et d'intégration de ce qui fonde les appétences sociales. L'en-commun transcende l'échange social pour toucher au fondement de ce qu'il considère être l'art de l'urbaniste :

« Pensons l'en-commun des territoires. Pour y parvenir nous ne ferons pas l'économie de réinventer collectivement les gouvernances, entre vision globale et solidarités interlocales, de repenser le jeu des acteurs à toutes les échelles, le tout vers une équité territoriale. »

Le portrait serait imparfait s'il n'y était pas indiqué l'auteur prolifique qu'est Philippe Madec dont les travaux sont publiés dans des ouvrages aussi divers que *La Ville rebelle : démocratiser le projet urbain*, *Habitat et identité*, ou encore *Rural Modernity*.

Cette œuvre écrite est fondée sur l'hypothèse que la théorie nourrit la pratique. Gageons aussi que sa pratique riche et complexe nourrit son œuvre théorique dans un aller et retour fécond. Gageons aussi qu'être précurseur est un levier pour le rester et avoir toujours un cran d'avance sur les autres.

Ariella Masbouni



À Pacé (depuis 1996), deux quartiers de lotissements et une Zac ont été conçus à partir d'une gestion hydraulique et paysagère du territoire, d'un maillage serré du réseau pour les piétons et les cycles et d'une densité augmentée du bâti (immeubles en R+5). Pour maîtriser les risques d'inondation dans la vallée de La Flume, les prairies qui bordent les logements sont inondables et maintenus en pâtures, entretenus par les vaches. L'Atelier Philippe Madec a également participé au PADD de la commune pour agir de manière cohérente sur la densification urbaine et l'économie du territoire. Il poursuit sur trois nouveaux secteurs dont le centre-bourg.

tard, une fois le programme élargi de tous les apports, l'esquisse est là. Elle apaise les craintes et offre une vision d'avenir, née de l'assemblage des contraires, un projet articulé fédérateur au point que certains riverains viennent présenter le projet en mairie de Bordeaux.

Pacé, la longue histoire d'une ville périurbaine verte

Depuis 1996, là aussi, pour une durée de quinze ans, j'accompagne le triplement, voire plus, de la population de la commune de Pacé en métropole rennaise. Ici l'urbanisme est « vert », fait d'une recherche de densité et de mixité sociale désirable, de grandes continuités de topographie, de paysage dense, de biodiversité et d'hydraulique, et de chemins doux, dont le maillage très serré favorise le voisinage, la marche et les pédibus.

L'ensemble sert à mettre au point, en 2007, pour le concours du quartier des Restanques à Montpellier, des principes du bio-îlot qui est le gène d'une ville fractale, et ceux de la « ville de la pantoufle » que je partage avec Hans Thoolen, pilote des projets urbains de Breda, aux Pays-Bas, une ville de la proximité pensée à partir du logement¹⁵.

S'il semble plus aisé de parler d'écoresponsabilité fin xx^e début xxⁱ^e siècle, il reste néanmoins ardu de l'accomplir. Il est délicat d'atteindre, par le projet, le bon équilibre entre la nécessaire rupture avec les manières anciennes et l'acceptabilité sociétale qui le pérenniserà.

Montévrain, l'agriculture urbaine

Dans nos projets, l'agriculture urbaine n'est pas romantique, il ne s'agit pas seulement des jardins familiaux et des tomates cerises sur le balcon ; c'est une production agricole de proximité, dans un écosystème associatif, sur des terres reconverties pour l'agriculture biologique, distribuée localement, économiquement viable et créatrice d'emplois, incluant des profils en réinsertion.

[15] Philippe Madec, « Le bio-îlot et la ville de la pantoufle », *Écologik*, n° 5, octobre-novembre 2008.



Écoquartier Montévrain, Marne-la-Vallée, depuis 2011.

À partir d'une question purement urbaine – l'aménagement d'un quartier mixte –, la réponse a enrichi la programmation d'une dimension agricole : un « cœur agro-urbain » d'une vingtaine d'hectares non prévu au départ. La réponse fait également la démonstration qu'une hausse de la densité de logements n'est pas incompatible avec une qualité urbaine.



Elle sert à maîtriser l'empreinte écologique des projets urbains : le projet agricole des murs à pêches de Montreuil, depuis 2010 ; « les Jardins de la ville » et l'agroforesterie à Montivilliers et l'écoquartier de Montévrain depuis 2011. Pour la commune et l'EPA-Marne, nous avons proposé d'installer un cœur agro-urbain au centre du projet d'urbanisation densifié et mixte : 20 hectares destinés à l'agriculture sont sortis de



Écovillage des Noés, Val-de-Reuil, depuis 2010. L'inondabilité du site, en bordure de l'Eure, est assumée et devient l'objet d'un projet qui accepte que le paysage bouge et se transforme au fil de l'eau, en biodiversité féconde, selon les saisons et les moments de crue. Elle accompagne une joyeuse « épaisseur » humaine recherchée par l'Atelier Philippe Madec qui a augmenté le projet d'usages parallèles, non prévus dans le programme, et dont l'équipe a trouvé les acteurs : coopérative d'horticulture bio, coopérative pour la crèche, coopérative pour le logement de réinsertion.

l'urbanisation et font l'objet d'un appel à manifestations d'intérêt dont les résultats sont arrivés cet automne, un mélange de productions professionnelles horticoles biologiques, de pratiques citoyennes (cueillette) et de dispositifs pédagogiques (fermes et ateliers).

Val-de-Reuil, l'urbanisme au fil de l'eau

Dans un méandre de la Seine, proche de la confluence avec l'Eure, baptisée en 1972 le Vaudreuil, la plus jeune commune française — Val-de-Reuil — est créée en 1981, conçue par l'atelier de Montrouge. Avec le bailleur social Siloge d'Évreux, la municipalité et des partenaires engagés, nous y travaillons depuis dix ans, pour la réalisation de l'écovillage des Noés qui relève d'une consultation Crem (Conception, réalisation, exploitation, maintenance).

Notre projet rejoue la relation fertile de Val-de-Reuil à l'Eure fondatrice. Tous les aspects du vivant y sont conviés, assemblés sur un site inondable : une production horticole, des pratiques sociales, un accueil attentif de la faune et de la flore et des architectures écoresponsables. Nous avons proposé de repenser le programme initial de 100 logements BBC. Location, accession et réinsertion sociale accueillent une crèche, une cuisine centrale municipale et, sur une place, une halle ouverte hébergeant un marché bio. En outre, il atteint le niveau de performance zéro énergie sur base passive, avec une chaufferie urbaine au bois.

L'ensemble des acteurs concourt à ce projet abouti. Le parc des berges de l'Eure s'amorce. L'horticulture et les jardins familiaux sont bio, portés et accompagnés par une coopérative de réinsertion sociale que

UNE RECONNAISSANCE INTERNATIONALE.

Pierre-Charles Decoster, Epamarne

« Cet architecte-urbaniste a une production très engagée et reconnue internationalement en matière d'architecture respectueuse des grands enjeux environnementaux. Son exercice professionnel, tant en qualité de concepteur urbain, que d'enseignant ou encore d'expert dans différents cercles, fait toujours preuve d'une réelle ouverture d'esprit et d'une capacité à susciter l'intérêt et l'adhésion des maîtres d'ouvrage ou des élus aux valeurs positives de l'écologie dont il est un fervent défenseur. »

Alfred Peter

Une «écologie festive» pour une ville frugale

Paysagiste et fils d'agriculteurs, Alfred Peter est un homme du vivant, du mouvement de la vie urbaine. Avec lui, le paysage devient une pratique sensible, le support d'un parcours festif. L'enthousiasme résume la philosophie de son engagement qu'il met au service d'un espace public à parcourir, fédérateur des échelles et des acteurs de la ville.

Avec son «laboratoire de l'écologie festive», il prouve qu'il est possible de dessiner des espaces publics sobres et néanmoins de qualité, de donner aux décideurs l'envie de faire évoluer leurs territoires pour y créer plus d'aménités urbaines.

Convertir une infrastructure monotone en promenade, révéler un cours d'eau sous le bitume, créer de la valeur et de la diversité dans les anfractuosités urbaines, susciter du lien entre des quartiers qui s'ignorent... Alfred Peter sait métamorphoser l'existant pour se réapproprier le génie des lieux. Il sait rendre visible l'invisible et transformer les contraintes en opportunités de projet. Ainsi à Montpellier, un de ses projets-phares qu'il mène aux côtés de l'architecte-urbaniste Bernard Reichen, il démontre que l'inondabilité est un atout pour préserver les terres agricoles et aider à recomposer l'entrée commerciale de la ville. L'eau devient source de projet. Défendant la notion d'«inversion du regard», le projet fait de la nature le moyen de réinterroger l'armature du grand territoire métropolitain.

Alfred Peter est un adepte du mouvement comme moteur de projet urbain. Il sait s'entourer de partenaires multidisciplinaires. Avec Samuel Maillot, ingénieur en transport «mutant», il enrichit les questions de mobilité allant jusqu'à créer un centre de recherches et de formation sur le sujet. La ville devient respirable, cyclable, «marchable». Comme à Strasbourg, où, sur la longue durée et, vaille que vaille, malgré parfois l'adversité des décideurs, il aménage les abords du tramway au profit de l'urbanité comme du paysage. L'obstination fait son talent.

À Cagnes-sur-Mer, il accompagne la décision courageuse des édiles de réduire la place de l'automobile en faveur d'une promenade littorale porteuse de valeurs d'usage.



L'optimisme qui caractérise Alfred Peter atteste qu'il y a toujours un chemin pour passer à l'action, malgré la période de vaches maigres qui pèse sur l'urbanisme contemporain. Lui, «soulève des montagnes», qualité première de l'urbaniste, il sait tenir le cap indispensable à la fabrique des territoires et supprimer les obstacles qui relèvent de la pensée en silos, de l'économie du projet ou de la panne de décision. Cet acharnement à trouver la voie de l'action interdit à son sens la reproduction de modèles, l'excès techniciste, le train-train paralysant.

Adepte de la frugalité, il a peu de complaisance envers la mode et la sophistication. Sa capacité à produire des espaces de vie, pérennes et peu onéreux à entretenir, porteurs d'usage, utilisant au mieux les moyens disponibles, lui fait souvent emporter l'adhésion d'un public, d'un jury ou — chose essentielle — celle des décideurs.

«La plus belle intervention est celle que l'on ne remarque pas», déclare-t-il. Sur le lido de Sète à Marseillan, entre plage et lagunes, pour redonner sens à l'ensemble dunaire, il recule la route, supprime les parkings et fait en sorte que le site redevienne un paysage accueillant et généreux, en dialogue avec la mer. Pionnière dans le domaine de la gestion intégrée des espaces côtiers, faisant office d'enseignement sur les côtes sableuses, cette opération est aujourd'hui une référence au plan national.

Alfred Peter travaille aussi en dehors des frontières, en Europe en particulier, en zone transfrontalière avec l'Allemagne, et dans des pays en développement. Ces expériences nourrissent sa vision d'urbaniste des savoir-faire d'ailleurs. Elles aident aussi à prendre du recul par rapport aux modèles d'aménagement à la française, peu incarnés par le développement durable, à l'inverse des démarches allemandes, sobres et attentives, qu'il promeut, et des principes humanistes et universels rapportés d'Asie ou d'Haïti.

Altruiste, Alfred Peter porte un engagement indispensable aux défis écologiques et climatiques à venir. Un encouragement manifeste.

Mireille Guignard

« Seul l'impossible peut arriver ! »

Alfred Peter

Un titre en forme de slogan (signé Jacques Derrida), je l'ai reproduit sur ma carte de vœux... Nominé pour le Grand Prix de l'urbanisme, c'est l'occasion de faire un petit bilan — « ce à quoi j'ai servi » — aussi utile intellectuellement que de faire un *check-up* médical complet.

Petit retour sur mon parcours

Mes dix-huit premières années, je les ai passées dans un village des Vosges du Nord (Schillersdorf, 456 habitants) dans la ferme de mes parents : une petite exploitation polyvalente, deux tracteurs, un cheval, 15 hectares à cultiver. C'est durant cette jeunesse sage et sans histoire que s'est forgée ma relation forte à la nature, à la terre ; elle fut déterminante pour la suite de mon histoire. Mes parents ne sont plus de ce monde, mais la ferme existe toujours, les tracteurs aussi, comme s'ils m'attendaient.

Rupture violente à 18 ans, le permis de conduire, la voiture, la liberté — deux ans passés à Angers à la recherche d'un avenir. Se sont alors succédé des études à l'École du paysage de Versailles, un passage décisif en termes de confiance en moi et en l'avenir dans l'Atelier d'Alexandre Chemetoff, trois enfants : Alexandre (infographie et violon), Florence (philosophie, se présente aux législatives à Mulhouse en juin), Jean-Baptiste (architecte, master en urbanisme en cours à Delft en bonnes mains...). Je ne dirai jamais assez la joie de parvenir à transmettre à ses enfants la passion d'exercer un métier choisi.

Je crée mon propre atelier en 1985 à Strasbourg, qui fédère jusqu'à quinze salariés, fidèles et dévoués, sans lesquels rien n'aurait été possible. Un second s'ouvre à Lyon en 2010 — un pied dans le Rhin, un autre dans le Rhône. Belle aventure ; sérénité totale, l'impression que le plus beau est encore à venir... et l'envie irrésistible de me confronter aux pays moins nantis, pour mieux cerner les priorités ici.

Enseignant « multi-institution » (donc sans poste fixe), j'ai animé en 2017 l'atelier « climat » à Versailles, mû par l'envie de transmettre



des valeurs, d'encourager l'audace, de stimuler les énergies dans la joie de vivre. J'aime les jeunes, avec un faible pour les rebelles. Une dizaine de conférences dans le monde par an m'offre une belle ouverture, des rencontres passionnantes. Je crée en 2012, avec mon ami Samuel Maillot, Spaces in Motion (Sim), une structure spécialement destinée à la transmission — loin de la lourdeur des grandes structures universitaires. La dernière activité de la Sim s'est déroulée à Kairouan en Tunisie fin avril 2017, sur le thème mobilités et patrimoine.

Si je n'ai ni ordinateur, ni voiture, ni télévision, je ne peux me passer de mes deux sacs de voyage, de mes carnets d'observation, de mes trois vélos, de mon abonnement à *Cuisine et vin de France* (la France que j'aime) et mes échanges avec le philosophe Jean-Luc Nancy...

Je suis frappé par la défiance généralisée face aux autorités, le climat de morosité, la jouissance dans la création de problèmes (mot strictement interdit dans mon atelier). Des montagnes de mails inutiles et le sentiment que rien ne peut altérer l'envie d'une vie intense, la joie de vivre communautaire. L'angoisse est un état inconnu et je déteste la marche arrière. En avant toujours, dans le « wouah » et non le « Ouh là là ! ».

DAS WAR'S



Cagnes-sur-Mer ou comment passer d'une voie rapide à une promenade de bord de mer. L'espace circulé de 2x3 voies est réduit à 2x2 voies au profit de larges promenades piétonnes plantées. L'aménagement a généré un renouveau spectaculaire des rez-de-chaussée au succès populaire indéniable.

« Chacune de ses réalisations, ainsi que son enseignement, démontrent avec force son engagement optimiste et sa faculté de dépasser un simple rôle professionnel, en prenant en considération les grandes questions de l'écologie et de la société d'aujourd'hui. »

François Grether,
Grand Prix de
l'urbanisme 2012

Rêve général !

« Ce qui serait extraordinaire, c'est changer l'ordinaire ! »

Telle était la devise de l'équipe Descartes pour la consultation du Grand Paris, menée par Yves Lion, à laquelle j'ai participé. Elle résume bien ce qui est mon fil conducteur et donne de la force à mon engagement dans l'urbanisme : simplifier et donner du plaisir dans la vie quotidienne. Cela ne signifie pas rester collé aux actions à court terme avec effet immédiat : voir loin et agir maintenant sont deux facettes du même métier.

L'ordinaire : faire le ménage

Emil Cioran a écrit que l'événement le plus important de la seconde moitié du xx^e siècle a été le rétrécissement progressif des trottoirs ; que cette transformation a plus affecté nos vies quotidiennes que la plupart des grands événements dont nous pensons qu'ils ont fait l'Histoire... Cette réalité liée à la mécanisation de nos déplacements a fortement entravé la marche à pied, cellule souche de la mobilité. Cela m'a conduit à mesurer en pas et non plus en mètres (1 pas = 60 cm environ) et à m'acharner à dégager l'espace public de tout ce qui entrave le plaisir de marcher. Avec mon ami et complice Charles Bové, qui a mis beaucoup de Sud dans mes projets, nous avons convenu que l'essentiel, dans l'espace public, est de faire le ménage. À titre d'illustration, je cite volontiers ma passion pour la suppression des ronds-points (*roundabout killer*) véritable plaie pour les marcheurs. On estime que la France détient le record du monde du nombre de giratoires avec près de 30 000 ouvrages, soit près de la

moitié de tous les giratoires du monde... Je pense en avoir détruit une trentaine (plus onze prochainement à Mayotte). C'est dire tout le poids de notre métier face aux ingénieurs. Marcher est un plaisir, marcher est aussi le début de tout projet d'urbanisme. La

ville se mesure, se livre, se comprend d'abord en marchant. Je me remémore une vibrante introduction sur ce thème par Bernardo Secchi lors d'une conférence à l'École d'architecture de Strasbourg.

L'extraordinaire : le retour en force du sensible

Je suis frappé par le nombre de décideurs en manque de visions — acculés à réduire les projets d'envergure par la fonte des ressources, d'une part, poussés à faire bouger les choses par la population, d'autre part. Le grand écart donc, la difficulté à définir des priorités ! Cela se traduit, semaine après semaine, par une avalanche d'appels d'offres qui nous ensevelissent et nous contraignent à des exercices de style cadencés, sans pouvoir apporter la moindre plus-value à la reformulation de projet. Cette réduction des ressources financières est pour moi une véritable bénédiction. Faire autrement avec moins est une nouvelle donne qui, loin de me paralyser, ouvre au contraire des boulevards à notre métier.

Les premières victimes de cette situation sont les « machins » à millions, voire milliards. Cela ne veut pas dire qu'il faut faire une croix sur les politiques publiques innovantes ni sur le fait que celles-ci soient soutenues par des moyens financiers substantiels. Mais la fuite en avant dans les grandes infrastructures ne masquera plus l'absence de compréhension des besoins de la société. Notre défi est de livrer des lieux respectés et respectables, en particulier dans le périurbain. La création de ces lieux est guidée par le triptyque : site — perception sensible — image. J'essaie un équilibre entre ces trois domaines. Le projet en cours à Marseille sur la trace de l'autoroute du Sud raccourcie (au niveau de la Porte d'Aix) et le projet du bord de mer de Cagnes-sur-Mer illustrent bien ce souci de ne pas créer d'espaces désincarnés, d'oser des ambiances combinées à des usages. L'extraordinaire est, selon moi, ce retour en force du sensible, de la finesse, du détail juste, au détriment du recours systématique au « grand projet » ou à la gesticulation. Guy Debord (*Œuvres*) a été le révélateur de l'importance des ambiances, et Kevin Lynch (*L'Image de la cité*) énumère les conditions pour que

Porte d'Aix, à Marseille.
L'autoroute du Sud raccourcie a permis une vaste réorganisation urbaine à travers une Zac portée par l'établissement public Euroméditerranée. En collaboration avec l'agence STOA de Marseille, l'Atelier Alfred Peter est en charge des espaces publics, dans un site alliant des prestations patrimoniales, climatiques et d'usages nouveaux.

